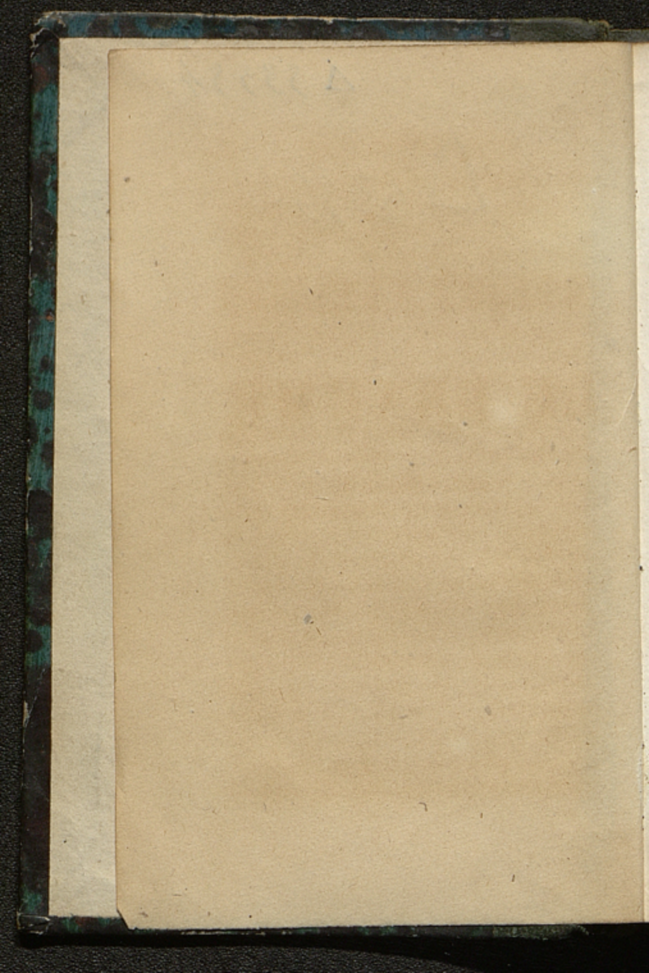


8554
F. DENIS
LE
BRAHME
VOYAGEUR
53554





Δ 53554



LE BRAHME

VOYAGEUR.

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie française, dans sa séance du 9 août 1833.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet,
2, rue Mignon.

LE

BRAHME VOYAGEUR

OU

LA SAGESSE POPULAIRE DE TOUTES LES NATIONS

PAR

M. FERDINAND DENIS.

CINQUIÈME ÉDITION.

PARIS,
GUSTAVE SANDRÉ, LIBRAIRE,
Rue Percée-St-André-des-Arts, 11.

LE
BRAHME VOYAGEUR

Sur les bords d'une petite rivière tributaire du Gange vivait un brahme (1) dont la vie s'écoulait si doucement qu'il avait coutume de la comparer lui-même au cours paisible que suivaient ses regards durant des heures entières. Que peut désirer un homme, disait Nara-Mouny, quand sa cabane est ombragée de palmiers, qu'il a une eau pure pour ses ablutions, des fruits pour sa nourriture, qu'il peut méditer à loisir les sages leçons des *Védas* (2) et se réjouir le soir en lisant les fables antiques de Sarma (3)? « Il y a quelque chose de mieux à faire que de méditer solitaire

sur le bord d'un fleuve, lui dit un jour un vieux brahme son voisin ; il y a une instruction plus solide que celle des livres, c'est celle que donnent tous les hommes réunis. Tous les hommes sont frères, comme je vous l'ai souvent répété, et ils ont en commun un répertoire inépuisable de sagesse que les siècles disent aux siècles, et que les hommes doivent redire sans cesse aux hommes. Nul pays n'est privé de ces rayons divins de l'intelligence divine, et l'homme qui parviendrait à en réunir la plus pure essence, fût-il le plus grossier paria, en sentirait son cœur purifié, plein de douces et affectueuses impulsions, comme le soleil développe mille parfums inconnus quand il vient à pénétrer dans les sombres profondeurs de nos forêts. Nara-Mouny, la méditation du savant est bonne, le repos de l'homme sans ambition est heureux et doux ; mais la vie active du sage qui cherche à instruire les hommes est préférable ; et, après la fatigue, le repos

lui sera plus favorable qu'à celui qui n'a point cessé d'écouter le chant des bengalis ou le murmure des fontaines : plût à Dieu que mes jambes ne fussent pas brisées par l'âge et que ma mémoire ne fût pas si incertaine, j'irais demander aux peuples la sagesse de tous les hommes ! Ce doit être la grande voix de Dieu sur la terre, et, j'imagine, quelquefois le plus sûr moyen de connaître ce qu'il a voulu enseigner ; car jamais il ne nous trompe. — Hélas ! mon père, dit le jeune brahme, les peuples sont nombreux comme ces grains de mil que je jette aux oiseaux, et leurs langues sont aussi variées que les gazouillements qu'on entend dans la forêt ; s'il y a de bonnes maximes chez les nations, elles sont aussi rares que les diamants dans nos sables : ce que vous dites est impraticable ; il vaut mieux regarder doucement couler le fleuve et purifier son cœur dans la solitude.

— Nara-Mouny, vous avez en tête cette vieille maxime de l'Orient : « Il

vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir que de veiller, et la mort est préférable à tout. »

Cette maxime de repos, je vous le dis, moi, est la plus fatale qu'aient imaginée les hommes; c'est la plus funeste, parce qu'elle détruit toute volonté du bien; c'est la plus ridicule, puisqu'elle maintient sciemment dans le mal, c'est la plus déraisonnable, puisqu'elle n'aboutit qu'à un but tellement certain qu'il est inévitable. J'ai tout lieu de croire, hélas! et ceci, croyez-le, est le résultat d'une bien longue expérience, que ces conseils de la paresse ont détruit nos riches contrées de l'Orient, tandis que l'ardente curiosité des peuples de l'Occident, en échangeant perpétuellement des idées qui s'améliorent à mesure qu'elles sont débattues, a été la cause de leur merveilleuse prospérité. Si bien, Nara-Mouny, que la grande prospérité des peuples et des hommes sera basée désormais sur leur activité et sur leur

mutuel accord. Je vous dis frère, à vous Nara-Mouny ; pourquoi ne dirais-je point ce nom à l'habitant du Frangistan (4), si l'habitant du Frangistan a un cœur d'homme? Pourquoi ne lui communiquerais-je pas ma sagesse, et ne lui demanderais-je pas la sagesse de son pays?

— Mais cette sagesse dispersée chez tous les peuples, où se trouvera-t-elle, mon père, s'il faut la chercher autre part que dans les livres? — Chacun, mon frère, a dans son cœur un mot de ce grand discours de Dieu aux hommes, il s'agit de le demander ; croyez-moi, ceci est encore moins difficile que ce que fait le pénitent Darva Vati Patna, qui se tient depuis quinze ans sur le pied gauche, et sur la tête duquel les colombes font leur nid, croyant se percher sur une colonne ; cela est moins difficile encore que le voyage du pénitent Vanantra, qui a été de Delhi à Agra en faisant une roue perpétuelle. Je le répète, vous êtes jeune, vous par-

lez les langues de l'Occident; votre esprit est ferme, votre cœur est sain; quelquefois votre gracieuse habitation vous fatigue, malgré les beaux palmiers dont elle est entourée, malgré les fleurs qui la parfument. Allez-vous-en interroger vos frères de l'univers; demandez-leur à chacun un mot du grand discours qui les convie à s'aimer entre eux, et vous viendrez le réciter sur ma tombe. Je l'entendrai dans le ciel. »

Nara-Mouny revint chez lui, rempli de l'idée du vieux brahme. Il voulut méditer comme autrefois, mais il entendait une voix intérieure qui lui répétait : Le temps de la méditation solitaire est passé, le temps d'agir est venu. Il voulut lire, mais le livre tomba de ses mains; car il pensait malgré lui à ces milliers d'intelligences qui réfléchissaient chaque jour, qui ne demandaient pas mieux que de communiquer leurs pensées, et dont les pensées réunies devaient certainement contenir une solide instruction, une instruction

venant de l'expérience de tous les peuples, et se perfectionnant avec les siècles. « Ce livre, dit-il, renferme une grande sagesse, mais elle est immobile; la sagesse universelle ne l'est pas, elle s'accroît de l'expérience de chacun et des réflexions de tous les jours. Le vieux brahme a raison, il faut demander la sagesse à tous les hommes; et pour soulager toutes les souffrances, il faut interroger tous les malades. » Il voulut rêver près du fleuve, sous ces beaux palmiers qui laissent entrevoir de belles plaines, où se jouaient des troupeaux d'antilopes et où l'on entendait le chant de mille oiseaux; mais involontairement il songea à la grande mer, qui baigne tant d'imposants rivages, et à ces milliers d'hommes différents de mœurs, de religion, d'habitudes, de couleur, de vêtements, et qui sont cependant les fils d'un même père, les enfants de la grande famille humaine. Sa maison lui parut bien mesquine, le rivage du fleuve bien mono-

tone; les fleurs de son jardin lui semblaient sans parfums; les animaux qui bondissaient dans la plaine étaient muets, et il était avide d'entendre la voix de ses frères, disant ce qu'ils avaient appris, ce qu'ils avaient aimé, ce qu'ils avaient espéré. Une grande pensée d'amour pour le genre humain avait tellement agrandi l'horizon de la vie à ses regards, qu'il lui sembla que cette solitude où il vivait était étroite comme la pensée de l'égoïste qui ne vit que pour lui. Mais une chose l'inquiétait et le retenait encore, c'était la religion de tous ces peuples, les croyances qu'ils avaient et qui devaient obscurcir la sagesse; il dit : « Ceci est bien grave; j'y réfléchirai. »

Il entra alors dans sa maison de bambou, et il lui prit fantaisie de jeter les yeux sur un livre européen, traduit en bengali, que lui avait donné un officier anglais qui se rendait de Calcutta au royaume de Lahôr, et il tomba sur cette phrase :

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.

L'officier anglais avait écrit en bengali, au bas de la page : « Ce divin principe de toute morale est écrit par Dieu dans le cœur de tous les hommes : c'est le mot qui unit la grande famille, le mot que doit répéter le frère au frère, le siècle au siècle, un pays à un autre pays. On me l'a dit en Europe et chez les sauvages de l'Afrique ; je l'ai entendu au Japon ; on me l'a répété au Thibet ; un mandarin à qui je demandais ce qu'il y avait de plus beau à son gré dans les gros livres de sa riche bibliothèque : — Une phrase que vous saviez étant tout petit enfant, me répondit-il, et il me lut ces mots qu'on trouve dans les livres de Confucius :

» Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

» Au Sénégal, j'entendis, quelques mois après, un vieux Ghiolof (5) qu'entouraient de nombreux enfants, ter-

miner un long discours qu'il leur faisait, par ces paroles que je reconnus aussitôt :

» Si un chapeau te blesse, ne l'enfonce pas dans la tête de ton voisin. »

Nara-Mouny, en achevant de lire cette note, tomba dans des réflexions profondes. Il revint à la sentence du livre des chrétiens, et il dit : « En vérité, il n'y a rien de si beau dans les gros livres que j'ai lus ; et le vieux brahme a raison : la sagesse est chez tous les hommes, et j'essaierai de la dire aux autres, comme je voudrais qu'on me l'a dit. »

Trois jours après, Nara-Mouny alla faire ses visites d'adieu à tous les habitants du voisinage. Partout on s'étonnait de sa résolution, et il ne manquait pas de gens qui traitassent de vraie folie son courage et sa noble résolution, on allait même jusqu'à dire qu'il mettait en péril ses principes religieux ; puis on ajoutait qu'on le com-

prendrait un peu plus, s'il se mettait en route pour faire une fortune égale à celle qu'avait faite son père et qu'il avait perdue. Mais à tous ces raisonneurs le jeune brahme avait coutume de présenter la maxime sublime qu'il venait de recueillir, en disant que c'était le commencement de son trésor: et malgré tout, il y avait encore une foule d'honnêtes gens qui se prenaient à rire, en dépit de sa dignité de brahme; car ce n'est point d'ordinaire pour rapporter semblable marchandise qu'on équipe des navires, ou qu'on va par caravanes de Delhi au Frangistan.

Il en fut autrement quand il alla voir le vieux brahme qui lui avait donné le conseil qu'il voulait mettre à exécution; il le trouva dans sa charmante habitation entourée de palmistes qui balançaient leurs têtes de verdure au-dessus de vastes manguiers croissant au milieu d'immenses champs de riz. Le vieillard était assis dans une salle toute parfumée de fleurs de mougris,

et deux jeunes gens lui récitaient tour à tour les plus belles pages du *Véda*.

Quand Nara-Mouny lui eut expliqué le motif de sa visite, il l'embrassa. Quand il lui eut fait lire la maxime qu'il avait trouvée dans le livre européen, le vieillard tomba quelque temps dans une sérieuse rêverie.

« Vous êtes heureux, Nara-Mouny, d'être né dans un temps où les hommes conversent facilement d'un bout de l'univers à l'autre, au moyen des livres ; vous êtes plus heureux encore de vivre dans un siècle où ils peuvent communiquer rapidement entre eux, en sillonnant les mers sans attendre les vents. J'ai ouï dire à un vieux marchand anglais, qu'on avait été naguère de son pays au Bengale en six semaines ; autrefois il fallait six ou huit mois pour recevoir une lettre des terres lointaines du Frangistan. On m'a rapporté que les déserts de l'Afrique étaient fertilisés par des fontaines qui embellissaient de toutes les images consolantes de la

vie et de la fertilité un lieu d'effroi et de mort. En Europe, dit-on, on songe à traverser les airs, comme on traverse l'Océan, et la terre sera bientôt sillonnée de chemins si rapides, que la pensée qui voudra se faire jour parmi les hommes n'en sera plus un instant arrêtée. Eh bien, Nara-Mouny, toutes ces merveilles si admirables qu'elles égalent peut-être les miracles de nos dieux, toutes ces merveilles sont moins à mes yeux qu'un mot qui peut rendre les hommes meilleurs, qu'un de ces mots d'origine divine, qui leur conseillent de s'aimer davantage. Fils d'Aoudh, si au bout de trois ans et après avoir parcouru la terre, vous pouvez tirer de votre trésor de sagesse une maxime plus belle que celle que je viens d'entendre, fils d'Aoudh, j'ai aussi un trésor, et ce trésor vous appartiendra. Je l'ai refusé aux Râdjâs (6), et je le donnerai à celui qui n'aura pour toute richesse qu'un mot, mais le mot divin que Dieu a dit à la terre. »

En achevant ces paroles, le vieux brahme frappa dans ses mains, et une jeune fille parut tenant la boîte d'argent remplie de bétel qu'on offre à l'étranger; sa contenance était si noble, qu'on y lisait toutes les vertus simples qui doivent animer le cœur de la femme, et dans la douce sollicitude de son regard on pouvait deviner ce trésor de tendresse qui se dévoue d'abord à un père, puis qui se répand sur un époux, et qui s'épanche plus tard en une divine rosée d'amour maternel, source intarissable de dévouement.

« Parvaty, dit le vieillard, est belle par son regard, mais elle est belle aussi par son âme. Il y a, dans mes nombreux troupeaux errant le long du Gange, un jeune faon qui quitte les fleurs de la vallée aussitôt qu'il entend un cri de douleur; son regard doux et triste semble compatir à toutes les souffrances des autres, et s'animer de toutes leurs joies : c'est l'image de Parvaty, c'était l'image de sa mère.

Écoute-moi bien, mon fils, je ne la contraindrai point à s'unir à toi; je laisse ce soin-là à ton dévouement. La mission que tu vas remplir est une mission de labeur et de soucis : car, si rien ne paraît plus simple que de chercher la sagesse, rien n'est plus fréquent aussi que de la voir faussement interprétée. Il faut que la lumière d'un esprit droit débrouille ce chaos, comme le soleil dissipe les vapeurs qui enveloppent le matin nos doux paysages. Mais, tu le sais, quand ses rayons bienfaisants ont dissipé les ténèbres du ciel et de la terre, il est l'amour de toutes les créatures. Les oiseaux le louent dans leurs chants, comme un messager des dieux; les fleurs lui envoient leur parfum, la terre aussi est tout amour pour lui. Quand la science des peuples aura orné ton âme, quand tu seras paré de la sagesse des nations, une pensée répondra à ta pensée, une âme déjà pleine de douces vertus ira puiser une force nouvelle nécessaire à

de nouveaux devoirs dans un cœur éprouvé. Va donc, mon fils, et montre la vérité de cette maxime de nos sages :

C'est le labeur qui fait connaître la véritable valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

En achevant ces mots, le vieux brahme demanda à Parvaty si son cœur ne ratifierait point la promesse que venait de lui inspirer une noble résolution...

La jeune fille n'osa répondre ; mais elle présenta à celui qu'elle acceptait pour époux l'arec et le bétel, et le jeune brahme put lire dans son regard les promesses d'une sainte tendresse, fondée sur ce qu'il y a de plus doux et de plus pur dans la nature de l'homme : sur l'oubli de soi-même et sur la persévérance à vouloir le bien dans celui qui est aimé.

« Nara-Mouny, dit le vieillard au bout de quelques instants, je veux commencer ton trésor par la plus antique et la plus noble de nos maximes :

donne-moi le livre où tu dois inscrire la sagesse des peuples. » Le jeune brahme lui présenta un véda recouvert d'une enveloppe que, selon l'usage de l'Inde, un peintre habile avait enrichie d'allégories religieuses. Le vieillard les contempla un instant, et il dit : « La plus haute destinée des arts, c'est de rappeler ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme, et ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur humain. » Il inscrivit cette sentence déjà célèbre dans tout l'Orient :

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Fortifié par toutes ces espérances et rempli du courage que donne une grande pensée, Nara-Mouny quitta enfin la douce solitude où il avait vécu durant tant d'années ; il se rendit d'abord à Calcutta en descendant le Gange, car on lui avait dit que cette ville immense, que les Indiens comparaient à une ruche peuplée d'abeilles laborieuses,

renfermait une population venant des quatre coins de la terre, et se renouvelant sans cesse comme les saisons succèdent aux saisons.

En effet, il y vit des milliers d'Européens oubliant l'ardeur du climat et s'agitant sous ce ciel embrasé, comme s'ils eussent voulu hâter la marche du temps et remplacer par leur activité la lenteur des années. Il dit en lui-même : « Ces hommes vivent beaucoup parce qu'ils agissent sans cesse ; le travail est une vie nouvelle, multipliant la vie pour nous-même et pour les autres, et reposant l'âme par la variété des impressions qu'elle fait éprouver. » En visitant cette ville, bazar immense que les Anglais ont établi à 60 lieues de l'embouchure du grand fleuve, il commença à comprendre que le commerce peut être un lien providentiel unissant tous les hommes, et une invitation se renouvelant sans cesse pour assister au grand banquet que Brahma donne à tous ses enfants sous le portique du ciel.

« Il y a, dit-il, des pauvres honteux qui n'oseraient participer au festin ; mais à la longue ils seront servis par les autres, et tôt ou tard ils prendront part à la fête. »

Cela lui parut une chose merveilleuse de voir se parler et s'entendre des hommes qui ne se seraient jamais connus et jamais aimés. En effet, à la bourse de Calcutta, il vit un Européen de Londres, qui serrait la main à un lettré de Péking et qui le quitta pour aller causer amicalement avec un riche marchand arabe venant de la ville d'Ormuz ; il vit avec admiration, réunis dans la même enceinte, des hommes portant le chapeau d'Europe, le turban musulman, le kalpak tartare et la toque des Indiens. Ils causaient paisiblement entre eux et presque tous se servaient d'une seule langue (l'anglais). Nara-Mouny, en se rappelant les guerres qui avaient eu lieu entre tous ces hommes, que le commerce avait suscitées et qu'il avait apaisées ensuite,

Nara-Mouny ne put s'empêcher de comparer cette foule au cours du Gange qui reçoit tant de tributaires. Lorsqu'une rivière vient mêler ses eaux au grand fleuve, les flots se heurtent et se brisent, puis ils se mêlent et coulent paisiblement jusqu'à l'immense Océan. Une vague ne dit pas à l'autre vague : D'où viens-tu ?

« Voici, dit Nara-Mouny, une belle occasion de demander à tous ces hommes ce qu'ils pensent de la sagesse universelle, et s'ils ont dans leurs proverbes quelques maximes qui répondent à ma pensée. » Mais il fut effrayé d'abord de la multitude d'opinions diverses qui lui furent alléguées, et il était presque ébranlé dans sa résolution, quand un Grec, qui était venu dans l'Inde par la caravane qui traverse la Perse et le royaume de Candahar, lui dit :

Ecoute l'opinion des autres, mais ne renonce pas pour cela à la tienne, et fais ensuite ce que tu jugeras le plus utile.

Il fit son profit du conseil, puis il inscrivit sur son livre ces sentences choisies parmi toutes celles qui lui avaient été débitées; car si personne n'avait été d'accord sur les vrais principes de la sagesse, tout le monde s'était réuni sur la nécessité de la chercher.

Un Turc lui avait dit :

Recueille comme autant de perles précieuses les paroles de ceux qui sont un océan de sciences et de vertus.

Et il avait ajouté :

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

Il tenait d'un Arabe cette autre maxime :

Une seule journée d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

Un Danois, qui était venu commercer à Tranquebar, lui avait dit :

Une bonne tête vaut mieux que cent bras.

Tandis qu'un Persan s'écriait :

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Mais au milieu de cette réunion d'opinions, éclairées par les maximes de tant de peuples, Nara-Mouny distingua le proverbe qu'un vieil Anglais lui avait écrit en bengali sur une feuille de palmier :

Le sage est toujours assez riche.

Nara-Mouny vit fort bien que tous les hommes du nord au sud, et de l'est au couchant, étaient au moins d'accord sur la nécessité de fuir l'ignorance et de chercher avant tout la sagesse et la vérité. Il écrivit religieusement toutes ces paroles, mais il conserva dans son cœur, et pour lui-même, cette maxime qu'un pauvre Persan lui souffla à l'oreille en se retirant :

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse ; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Plus convaincu que jamais qu'il y avait entre les hommes un fonds commun de sagesse, qui ne différait que par le langage et tout au plus comme les hommes diffèrent entre eux par la couleur de la peau ou par la forme des vêtements, Nara-Mouny s'affermit dans son projet de visiter le monde, pour s'enquérir du bien qui s'y faisait comme d'autres s'enquièrent sans relâche du mal qui s'y passe ; et au commencement de l'année 1825, il s'embarqua sur un navire de la compagnie des Indes qui faisait voile pour Macao : de cette ville où les Européens ont un comptoir, il se dirigea vers Canton, avec l'intention de pénétrer jusque dans l'intérieur du Céleste Empire.

Quatre choses le frappèrent dans la constitution morale du peuple Chinois : son industrie ; le respect du fils pour le père ; les efforts du gouvernement pour

conserver les liens de la morale et les honneurs rendus à l'agriculture.

Il fut d'abord émerveillé de son infatigable persévérance et de sa constance à mettre à profit les moindres productions de la nature. Comme il s'était arrêté devant un magasin où étaient exposés la multitude incroyable d'objets qui se fabriquent avec le bambou, un prêtre de Fo qui passait et qui vit son étonnement, lui dit en anglais ce proverbe :

En limant on fait d'une poutre une aiguille.

Et il s'étonna moins des merveilles que pouvait produire un peuple qui semblait avoir partout adopté cette maxime, qu'on pourrait appeler le proverbe de la persévérance.

En examinant les institutions morales, une chose le frappa bien davantage : ce fut le sentiment d'amour filial répandu sur tout ce peuple, qui anoblit le père par les actions du fils. Cette noblesse donnée aux ancêtres par leurs

rejetons les plus éloignés, cette grandeur imprimée au souvenir des morts par la vertu de vivants, lui parut à la fois une chose touchante et sublime. Elle lui expliqua cet adage qu'il avait bien souvent pratiqué :

Dans le bonheur, rappelle-toi tes parents.

Et cette autre maxime, qu'il trouva plus belle, parce qu'elle joignait le précepte à la pensée la plus touchante :

Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers ; mais, pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs.

Un mandarin avec lequel il s'était lié et auquel il demandait quelques renseignements sur les mobiles principaux de la morale en Chine, lui dit :
« On ne néglige aucun moyen pour » exciter à faire de bonnes actions et » empêcher qu'on n'en fasse de mau- » vaises, et l'on emploie également l'es- » poir de la louange et la crainte du » blâme. Il y a un registre public nom- » mé le *Livre du mérite*, dans lequel

» on inscrit tous les exemples frappants » d'une conduite estimable; et, dans » les titres d'un homme on mentionne » particulièrement le nombre de fois » que son nom a été inséré dans le livre. » D'un autre côté, celui qui commet des » fautes est dégradé, et il ne suffit pas » qu'il se borne à ne porter que son » titre réduit, il faut encore qu'il joi- » gne à son nom le fait pour lequel il » a été dégradé (7). »

Si cet usage parut merveilleusement juste à Nara-Mouny, une cérémonie dont il n'avait nulle idée dans son pays le remplit du plus vif enthousiasme. Comme il approchait de Péking, et qu'il distinguait déjà ses élégants édifices, ses belles tours peintes qui s'élèvent au-dessus d'un vaste mur de briques sur lequel peut se promener un cavalier, il aperçut au loin une foule innombrable qui couvrait la campagne. Des mandarins parés de leur plus riche costume étaient mêlés aux paysans; des hommes de toutes les conditions

semblaient réunis par la même pensée. L'encens fumait sur des autels, de joyeux instruments se mêlaient aux joyeuses clameurs. Il s'approcha : un roi conduisait une charrue ; il traçait quelques uns de ces sillons que le laboureur ouvre chaque jour avec un si rude labeur. De vénérables agriculteurs ensemençaient la terre que labourait un souverain ; compagnon des hommes les plus humbles, il ouvrait à la face du ciel cette terre qui allait être bientôt sillonnée sur toute l'étendue de l'empire.

« Cérémonie auguste! noble consécration ! s'écria le brahme, tu devrais être célébrée de l'Orient à l'Occident, partout où le soleil voit les misères du laboureur, partout où il pompe la sueur de son front. Hélas ! j'ai déjà parcouru bien des contrées, et j'y ai lu sur le visage de bien des hommes ce terrible proverbe chinois :

Tout le monde mange, mais peu se rassasient,

» Que les rois célèbrent donc par toute la terre la fête de l'agriculture ! car il a été dit :

Le riche pense à l'année qui vient, et le pauvre songe au jour présent.

» Et qui pourrait oublier ces paroles terribles :

Tous les grains de riz que vous mangez ont été arrosés de la sueur du laboureur.

Après avoir contemplé quelque temps la joie de tout ce peuple et la vraie grandeur de ce roi, il entra dans la ville par cette longue avenue pavée d'immenses dalles de granit qui conduit au *King-tching* ou à la cité impériale. Là, il eut occasion de se convaincre que si cette nation avait de grandes vertus, elle avait aussi des vices cachés, plaies hideuses que ne pouvait pas toujours fermer l'excellence des lois. Sa politesse obséquieuse cachait le plus souvent une dissimulation envenimée. Il y avait dans la docilité du peuple quelque chose de servile ; et, dans la grande

rue Tchang-Ngan-Kiai (la belle rue du repos perpétuel), il s'aperçut à ses dépens que quelques individus mettaient à dérober presque autant d'habileté que d'autres en mettaient à créer les plus brillantes merveilles de l'industrie.

Cependant, comme Nara-Mouny était enclin par sa nature à chercher plutôt la sainte beauté de l'âme qu'à scruter d'un regard toujours irrité les vices hideux qui la souillent, il s'enquit soigneusement des sentences d'un peuple qui avait après tout de si belles institutions, et qui se maintenait depuis des siècles dans la prospérité, malgré les invasions de peuples barbares. Le plus grand miracle de leur sagesse avait été de les soumettre à la civilisation. Parmi un grand nombre d'adages, voici les vingt proverbes qu'il choisit :

Une petite impatience cause de grands troubles.

Celui qui peut supporter les plus grands travaux est celui qui peut résister aux plus longs.

A celui qui te donne sur-le-champ une goutte

d'eau, tu lui donneras en échange une fontaine intarissable.

Les paroles sont la clef du cœur.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Si tu as de l'argent, secours les hommes avec; si tu n'en as point, emploie les bons procédés.

Quand tu es seul, songe à tes défauts; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Qui veut jouir des douceurs de la richesse doit accepter l'amertume du travail.

Si la conversation n'est pas à propos, une parole est déjà de trop.

Qui dans sa maison n'héberge personne, en voyage sera l'hôte de bien peu de gens.

Dans le bonheur rappelle-toi tes parents; dans le péril confie-toi à un vieil ami.

Dans une melonnière, ne touche pas aux cloches; au-dessous du prunier ne tends pas ton bonnet (*évite d'exciter le soupçon*).

Quand trois personnes vont ensemble, j'aurai toujours à apprendre : en imitant ce qui se fait de bien, en me corrigeant de ce qui se fait de mal.

Gouverne ta maison, et tu sauras combien coûtent le bois et le riz; élève tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

Si tu veux un remède pour l'ivrognerie, ouvre les yeux et regarde l'ivrogne.

C'est le *peu* qui sert, et non le *beaucoup*.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Ne mets pas la faux dans la moisson d'autrui.

Les oiseaux qui traversent l'air ne laissent qu'un son ; l'homme passe, et sa renommée survit.

Lorsqu'il eut recueilli ces proverbes, qui pouvaient s'adresser également à tous les peuples, et qui peignaient la morale de tous les hommes, il choisit encore dans les livres du plus célèbre philosophe de ces contrées trois sentences qui s'appliquaient plus particulièrement aux vertus pratiquées par les Chinois :

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance ! Plus heureux encore qui leur rend leurs sourires, leurs caresses, leurs joies, leur folie, et y met autant de sentiment ! Un grand âge est quelquefois une seconde enfance ; pourquoi la piété filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel ?

L'armée la plus invincible est celle où les pères pensent le plus souvent à leurs enfants, les fils à leurs parents, et les frères à leurs frères.

Qui se souvient des bienfaits de ses parents est trop occupé de sa reconnaissance pour se souvenir de leurs torts.

Il y ajouta cette belle parole de Confucius (8) :

Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits ; mais ne te venge jamais par des injures (9).

En quittant le *Céleste Empire*, le brahme avait l'intention de se diriger par terre vers les royaumes de l'Occident ; il se joignit en conséquence à une caravane qui devait traverser la Tartarie et se rendre en Europe par ces steppes immenses qui ont donné si souvent des conquérants à la Chine, et des voisins dangereux à la Russie. Après avoir dépassé cette grande muraille que les Chinois appellent le *mur des dix mille stades*, au bout de plusieurs mois de marche, il entra dans les vastes plaines qui séparent le monde oriental des immenses possessions de la Russie. Durant ce pénible voyage, au milieu de ces plaines désolées, couvertes de nations errantes, il eut occasion de s'assurer d'un fait : c'est qu'il n'y a pas un peuple si dépourvu des biens de ce

monde, qui n'ait reçu pour sa consolation une partie du trésor divin que lui-même cherchait par toute l'étendue de la terre. Il rencontra chez les Tartares trois ou quatre proverbes qu'il inscrivit dans son recueil, qu'il avait intitulé le *Livre de la sagesse*.

Un Kalmouk qui l'avait reçu sous sa tente lui avait dit : « *Le plus mauvais pays est celui où l'on n'a pas d'amis*. Rappelle-toi que dans le désert tu en as rencontré un, et nos plaines te paraîtront moins tristes. » Puis il ajouta : « Notre vie errante t'a peut-être paru blâmable, mais en y réfléchissant, tu verras que tous les hommes ne peuvent pas adopter le même genre d'existence, et qu'il est sage de tirer le meilleur parti possible de la contrée où Dieu vous a placé. D'ailleurs le monde entier est comme cette tente : *C'est un logement passager où l'on reçoit les voyageurs ; celui qui néglige de faire les provisions dont il a besoin pour passer outre est un insensé ;* et si nous n'avons

pas les biens de la terre, nous espérons ceux du ciel. »

Comme Nara-Mouny était surpris de ne pas rencontrer un seul temple dans ces déserts que parcourent d'immenses troupeaux, son guide descendit de cheval et se contenta de lui montrer la voûte céleste qui mariait vers l'horizon ses teintes bleues à l'immense plaine de verdure qu'ils traversaient. « Faut-il donc un autre temple, dit-il, où Dieu a paré l'autel? » Cependant, à quelques lieues de là, il rencontra près de la tente d'un chef tartare un cylindre couvert d'une multitude de pavillons dorés tournant au gré des vents : c'étaient des prières de reconnaissance que l'homme de ces contrées, qui ne saurait bâtir un temple, adresse au Créateur (10). Nara-Mouny fut touché de cette prière muette qui parle à Dieu pour les hommes, même dans le désert qu'ils n'ont fait que traverser. Il demeura convaincu qu'il n'y a pas de peuple, si barbare qu'il soit, qui n'ait

en lui-même quelque sentiment majestueux de la Divinité. — Vous avez raison, lui dit un Allemand, qui avait fait trois fois le tour du monde pour recueillir la science, comme lui recueillait la morale ; et c'est chez un peuple errant qui n'a d'autre temple que la voûte du ciel, que j'ai trouvé une des plus touchantes images de la reconnaissance de l'homme pour la Providence :

La poule sauvage ne se désaltère jamais par une goutte d'eau, qu'elle n'élève ses regards vers le ciel.

Le brahme, après l'avoir écouté, répondit : « Je vois, en vérité, qu'il n'y a pas de peuple tellement corrompu qu'on ne puisse l'interroger sur quelque bonne maxime ; il n'y a pas de peuple si misérable qu'il n'ait le sentiment de Dieu.

» Dans nulle contrée de la terre, l'homme n'a pu oublier sa céleste origine. »

Arrivé à Bouckara, Nara-Mouny fut

incertain s'il se rendrait dans le cœur de l'Europe par la Russie, ou bien s'il continuerait à recueillir la sagesse de l'Orient avant d'entrer dans les contrées du Nord ; le savant allemand lui dit : « Imitez la marche de la sagesse ; elle nous est venue de l'Orient ; elle brille dans votre pays derrière les âges, comme le soleil levant qui va parcourir le ciel se montre à l'horizon. L'Orient est comme un vieux patriarche qui raconte ses antiques préceptes à l'Europe, et qui lui dit dans un sublime langage qu'il faut profiter de l'expérience des siècles tout en faisant mieux qu'eux. Ecoutez donc les pères avant d'interroger les enfants. La première voix qui ait appelé les peuples à la civilisation est venue, comme vous, de l'Inde ; l'Egypte et la Perse l'ont écoutée ; la Grèce l'a recueillie. Elle s'est fait entendre ensuite chez les Romains, qui ont éloquemment répété ses préceptes à tous les peuples de la terre. Nous la disons maintenant au nouveau monde ;

car, ainsi que l'annonce votre vieille maxime :

La science des pères doit être l'héritage des enfants.

» Je puis, du reste, continua-t-il, vous éviter d'aller en Russie, car j'ai séjourné dans ce pays durant longues années. Ce peuple a mêlé dans ses institutions les mœurs despotiques de l'Orient et celles des peuples les plus civilisés de l'Europe : il n'a pas su entrer encore dans la direction qui doit assurer son avenir. Pierre Ier, génie civilisateur, lui a révélé ses destinées ; cependant, subjugué autrefois par les Tartares, il a conservé quelque chose des coutumes rudes de ses envahisseurs. En rapport perpétuel avec les peuples européens, il a su habilement se parer de leur grâce et de leur politesse ; il bâtit de somptueux palais, mais conserve chez lui l'esclavage, aboli par toutes les grandes nations. Cependant une reine a effacé de son

code la peine de mort, et sous ce rapport la Russie, qui imite tant les autres peuples, offre un grand exemple à imiter. Malheureusement une pénalité encore barbare, le knout, rend souvent illusoire cet élan de l'humanité; l'Europe gémit de son implacable vengeance sur une vaillante nation, qui n'a eu d'autre crime que de réclamer à la face du monde le bien le plus sacré que possède un peuple, sa nationalité !

» Voici cependant quelques proverbes dignes d'être inscrits sur votre livre :

Dieu séchera ce qu'il a mouillé.

Silence, prudence; prudence, science.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Une dette est belle par son paiement.

On ne vit pas longtemps avec l'esprit d'autrui.

Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas.

Le savant allemand continua : « De la Russie je suis allé autrefois en

Danemark et en Norwége. Ces pays ont été peu favorisés par la nature ; elle s'y montre cependant imposante et majestueuse, comme ces mères vertueuses, sans indulgence, qui jouissent des qualités de leurs enfants sans les récompenser par de flatteuses caresses. On a froid en Danemark, mais l'hospitalité y réchauffe le cœur, et l'inflexible probité y dirige les esprits. J'y ai trouvé cette belle maxime populaire :

La vertu rend noble.

Et cette autre m'a été répétée par un vieux magistrat :

L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges, ni des reproches.

» Un ministre de la religion me dit le même jour :

Le repentir est une bonne chose ; mais il vaut mieux se garder de ce qui y expose.

» Mais je n'oublierai jamais la sentence d'un bon paysan qui m'avait accueilli dans sa cabane au milieu d'un

grand bois de sapins qui lui fournissait une partie de sa subsistance (11). Dans ces grands bois toujours verts, il ne semblait désirer autre chose qu'un hôte au cœur simple qui pût réjouir de temps en temps, par sa présence, cette solitude au milieu des forêts ; mais il craignait le riche orgueilleux, et voilà ce qu'il me répétait :

Ne mange pas de cerises avec le grand seigneur, de peur qu'il ne te jette les noyaux au nez.

» Un Norwégien, son ami, me dit qu'il vivait dans une solitude plus désolée encore, mais qu'il ne s'en plaignait point ; car, ajouta-t-il, *un jour apprend quelque chose à l'autre, et le monde est partout la terre du Seigneur.* »

Après avoir remercié le savant allemand qui s'en allait à Moscou, Nara-Mouny se dirigea vers le glorieux empire de la Perse, qu'il comptait parcourir avant d'entrer en Arabie. Comme il approchait d'une ville populeuse, dont il admirait déjà les minarets (12)

dorés, il aperçut un pauvre cultivateur qui, malgré l'ardeur dévorante du soleil, labourait un coin de terre qu'il se disposait à ensemencer. Un de ses compagnons de voyage lui dit que c'était un pauvre Parsis (13), qu'il le reconnaissait à sa misère et surtout à son action. Nara-Mouny jugea l'occasion favorable pour s'informer de l'antique sagesse du peuple dont ce pauvre laboureur était un misérable débris; il recueillit de sa bouche cette sentence qui lui expliqua comment un homme travaillait à l'ardeur du soleil quand toute créature se reposait :

Celui qui sème des grains est aussi grand aux yeux d'Ormusd que s'il avait donné l'être à cent créatures.

Il comprit par cette maxime ce qu'il y avait de grand dans la volonté du législateur qui convie l'homme au travail en l'élevant vers Dieu.

En continuant sa route, il s'aperçut que ce précepte avait été complétement

oublié, et il reconnut mieux la haute sagesse qui avait vu dans l'agriculture l'action la plus agréable à la Divinité.

A mesure qu'il avançait dans le cœur de la Perse, la plupart des villes lui paraissaient désertes et les champs lui semblaient désolés. Il y avait du luxe sans prospérité et de la recherche sans abondance. Cependant les Persans semblèrent au brahme être un peuple spirituel et indulgent, n'ayant point, il est vrai, la franchise du cœur, mais sachant mettre tout en usage pour conserver la bonne grâce des actions. Nara-Mouny dit en lui-même : « Je me fierai moins à leur parole que je ne me plairai dans leur conversation ; c'est quelque chose que la politesse, mais ce n'est une qualité réelle que quand elle rehausse la sincérité. » Un vieux mollâ (14), qu'il avait connu dans l'Inde, lui cita grand nombre de proverbes ; ce fut à grand'peine qu'il put faire un choix. Voici les neuf qu'il conserva ; ils lui parurent caractériser ce peuple ami

du plaisir, et qui fait sa vertu principale de l'hospitalité :

La politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense.

Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot.

L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.

Le don d'un homme généreux est un vrai présent : le don d'un homme intéressé est une demande.

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif, elles se corrompent.

Deux choses sont inséparables du mensonge, beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.

Malheur à la nation où les jeunes gens ont déjà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse !

Cependant, au milieu des maximes ingénieuses d'un peuple doué de toutes les grâces de l'esprit, il y en eut deux qui parlèrent à son cœur, en lui rappelant les plus imposants souvenirs de la nature et les plus doux préceptes de

la vertu. « L'un, dit-il en lui-même, c'est la bonne et sage Parvaty, interrogeant tous les objets de la nature pour élever sa pensée vers Dieu ; l'autre, c'est son noble père, conviant tous les hommes à la pitié qui console, même quand elle ne peut soulager. »

Chaque feuille d'un arbre vert est aux yeux du sage un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.

O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir ! O toi qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre ! O toi qui es opulent, songe à celui que la misère accable !

Après avoir visité Hispahan, dont il admira la splendeur éteinte, Nara-Mouny se rendit à Téhéran, qui est devenu la capitale de l'empire. Là il s'aperçut, malgré l'ignorance du peuple et malgré sa pauvreté, qu'il marchait vers une amélioration réelle, grâce aux Européens, que Mirza, l'héritier du trône, consultait sans cesse, et dont la science le guidait. De là, traversant quelques provinces fertiles, mais peu cultivées,

il se rendit au golfe d'Ormus, d'où il s'embarqua pour l'Arabie, après avoir admiré les jardins fertiles d'où un faible arbrisseau a été tiré il y a quelques siècles, pour changer la face du commerce et de l'agriculture dans le monde entier (15) ; il résolut de se rendre dans l'antique pays d'Egypte en traversant les déserts qui séparent l'Arabie Heureuse de ces contrées.

Dans le désert, s'il ne put aimer la nature, il fut frappé des imposants phénomènes qui se passent au sein de ces solitudes désolées : tantôt c'était le semoun, ce vent funeste que les Orientaux ont appelé le vent empoisonné, qui soulève d'immenses colonnes de sable, et qui détruit des caravanes presque aussi nombreuses que des armées ; tantôt c'était le mirage qui offrait son phénomène trompeur au voyageur fatigué, et qui lui faisait voir à l'extrémité du désert une eau limpide s'évanouissant quand il croyait l'atteindre; et fuyant avec son espérance au

moment où il croyait se désaltérer.

Au milieu de cette nature âpre, terrible, fantastique, l'homme du désert lui offrit des vertus réelles à observer. Les paroles d'hospitalité n'étaient point seulement sur ses lèvres, elles venaient de son cœur. Un jour qu'il était accablé par une chaleur dévorante, et qu'il allait succomber à la soif qui le tuait, un pauvre Arabe se priva pour lui d'une outre d'eau pure qu'il avait réservée. Touché de ce dévouement, le brahme voulut lui donner un anneau précieux qu'il portait au doigt, mais l'Arabe le refusa : — « Qu'est-ce qu'un verre d'eau? s'écria-t-il généreusement. — Le prix de l'éternité quand on l'offre comme tu me l'as donné, » dit le brahme (16).

La vie de cet Arabe lui offrit un trait sublime dont il fut encore plus touché. Voici ce qui lui fut raconté :

Horeb était autrefois connu dans le désert par son cœur bienveillant comme il l'était par son instinct de courage,

par sa fière pensée d'indépendance. C'était lui qui rendait plus joyeuses les fêtes en jouant de son rhébab (17) ; c'était lui qui rendait plus terrible le désert en s'élançant le premier sur sa rapide cavale qui l'emportait au combat. Maintenant, Horeb ne parlait plus ; il soignait encore sa cavale, mais c'était pour courir à des combats plus terribles que tous ceux qu'il avait livrés dans le désert. Le soir on le voyait à l'entrée de sa tente, contemplant le soleil qui se couchait à l'extrémité de la plaine ; sa pensée se reportait vers un temps plus heureux, vers un temps où il avait un fils qui habitait avec lui, qui partageait tous ses travaux, qui chaque soir louait Allah de leur avoir donné la liberté dans le désert. Ce fils, la trace de son sang avait été découverte sur le sable, et les vautours avaient fait un repas sanglant de son cadavre ; il était tombé victime de la haine qui désolait deux tribus. Horeb pleurait en silence, et c'était en silence

qu'il se promettait, au fond du cœur, de tirer une terrible vengeance du meurtrier, une de ces vengeances dont on parle encore longtemps dans le désert, quand ceux qui l'habitaient ont cessé de le traverser. Un jour, comme il était seul avec ses douloureux souvenirs, un voyageur se présente devant sa tente; il avait été dépouillé par les tribus d'Ouadelims, et il demandait l'asile qu'on ne refuse jamais dans ces plaines désolées, où l'homme malheureux est un frère que nous envoie, pour quelques heures, celui dont la toute-puissance guide le chamelier à travers cet océan de sable. Horeb accueillit le voyageur, bien qu'il vît à son vêtement que sa nation était une nation étrangère, et que sa tribu n'avait point prononcé les serments d'amitié qui unissent les nations du désert. Il se contenta de lui dire : *Selam aleïkoun* (que la paix soit avec toi), et lui servit les mets qu'on offre à l'étranger.

Le repas était fini, et le voyageur,

jusqu'alors silencieux, offrait ses actions de grâces au Dieu du désert, et à l'hôte qui l'avait reçu, lorsqu'un soupçon terrible entra dans l'âme d'Horeb. —Il demeura cependant quelque temps immobile, comme s'il cherchait à se préparer à un grand événement, puis il interrogea le fugitif sur sa tribu : la réponse fut telle, qu'un horrible frémissement circula dans les veines de l'Arabe, et qu'il lui sembla que l'haleine dévorante du semoun arrêtait sa vie en desséchant son sang. Une seconde demande lui livra un nom qui le fit rugir comme le lion de ses plaines. Saisir son poignard et le tirer, en faire jaillir l'éclat aux yeux de l'étranger, ce fut l'affaire d'un rapide instant, mais cet instant apporta avec lui sa réflexion généreuse. « Va, dit-il, va, meurtrier de mon fils ; que Dieu te punisse par le remords, s'il ne te punit par le sang ! on n'entendra pas dans le désert le nom d'Horeb mêlé au souvenir du meurtre d'un hôte. — Fuis donc, mon

hôte! fuis! le désert est bien grand et l'homme bien faible. » Il ajouta, dit-on, ces derniers mots d'une voix sourde, en posant encore involontairement sa main sur son poignard.

Le meurtrier s'enfuit, et l'on dit que, quelques mois après, sa tribu cessa de faire la guerre à la tribu d'Horeb, qu'on appelait, depuis ce temps, l'hôte sublime du désert.

Ce fut donc sous la tente d'Horeb que Nara-Mouny entendit prononcer ces belles paroles qu'il inscrivit dans le Livre de la sagesse, et qui lui parurent plus grandes encore en se rappelant le lieu où il se trouvait.

Les richesses et le monde passeront, mais les bonnes actions demeurent.

Persuadé qu'un homme qui avait recueilli une si excellente maxime, et qui la mettait chaque jour à exécution, devait avoir fait un noble choix parmi toutes celles qui semblent avoir été méditées, depuis des siècles, par les

patriarches du désert, il l'interrogea sur la sagesse antique ; l'Arabe lui dit : « Nous sommes pauvres des biens de la terre, mais nous sommes riches des paroles de Dieu. » Et il lui dicta ces vingt sentences que le brahme recueillit aussitôt :

La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

Ressemble à la fourmi durant les jours d'été.

Allume ton flambeau avant que les ténèbres n'arrivent.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

Point de repos pour l'envieux.

L'omission du péché est meilleure que l'exécution de la pénitence.

Qui demande à un ami plus qu'il ne peut faire, mérite un refus.

Le plus mauvais des hommes est celui qui n'emploie pas ses talents pour le bien et l'utilité des autres.

Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

La libéralité du pauvre est la meilleure.

Ne dites pas du mal des morts, afin que le bien

que vous aurez fait demeure dans la mémoire des hommes.

Soyez persuadé qu'il n'y a pas d'offense si grande qui ne mérite d'être pardonnée.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité, souffre beaucoup dans la disgrâce.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce que l'on ne sait pas.

Combien la vie serait courte, si l'espérance ne lui donnait de l'étendue !

Ne laissez point de dire la vérité, quand vous sauriez qu'elle est odieuse.

Qui apprend les sciences et ne pratique pas ce qu'elles enseignent, ressemble à un homme qui laboure et qui ne sème pas.

Nous sommes esclaves d'un secret publié, au lieu que le secret est notre esclave tant que nous le tenons caché.

Mesurez chacun suivant sa mesure.

La solitude absolue est une demi-folie.

Toutefois, monté sur le chameau, ce précieux animal que la nature semble avoir créé pour les contrées désolées qu'il habite, et que les Arabes ont appelé *le navire du désert*, le brahme arriva bientôt en Egypte, d'où il voulait passer en Turquie. Dans ce pays où

l'on ne voit que les ruines d'une civilisation effacée, il admira une civilisation qui recommence ; il contempla avec surprise la ressemblance qui existe entre les immenses monuments de l'antique Egypte et ceux de son pays (18) ; et il comprit que ces deux contrées, unies par des liens dont nous avons perdu le souvenir, peuvent être regardées comme les mères fécondes de l'humanité (19).

Quand il passait devant ces obélisques qui élèvent orgueilleusement leur tête au milieu des ruines, et qu'il contemplait les colonnades immenses, restes des temples abattus, ce qu'il regrettait, c'était moins cette magnificence effacée des édifices que les maximes de la sagesse antique gravées sur leurs murailles et qu'on ne comprend plus : une seule parole sublime de l'homme guidant l'homme dans sa carrière lui paraissait plus regrettable encore que le souvenir d'un grand dé-

bris. En passant près du Caire, un Arabe s'écria :

Où est-il celui qui a bâti les deux pyramides? Qu'est devenue la nation au milieu de laquelle il vivait? Quelle a été sa fin? Quel a été le lieu de sa chute ?

Les hiéroglyphes gravés sur le granit ne purent lui répondre (20).

Mais un vieux Copte, descendant des antiques Egyptiens, lui dit :

« *La vie des morts consiste dans le souvenir des vivants.* Je vois ici des débris magnifiques, mais je les vois arrosés de la sueur des peuples ; je contemple des piliers superbes, mais leur base est arrosée de sang. Pour élever une seule de ces pyramides, il a fallu les efforts de plusieurs millions d'hommes mourants de faim, accablés par la chaleur, et maintenant nous savons à peine que c'est un tombeau ; si c'était un temple dédié à quelque divinité bienfaisante, les hommes ne l'auraient peut-être pas oublié. »

De l'Egypte, où tout retentissait du

nom des Français, qui subjuguent les habitants par les sciences après les avoir subjugués par les armes, le brahme passa en Syrie, et de là il se dirigea vers la Palestine. Au bout de quelques semaines, Nara-Mouny arriva dans un pays bien pauvre; mais il lui parut bien grand, quand il sut que c'était de là qu'était sortie cette maxime qui fit de nouvelles destinées au genre humain :

Aimez votre prochain comme vous-même.

Il lui sembla entendre une autre voix qui lui disait : « Cette parole, si l'on comprend toute sa valeur, cette parole sublime abolit l'esclavage. C'est le plus grand mot qui ait été dit à l'humanité. »

Il recueillit en Judée ces autres proverbes; ils venaient de la Sagesse de Salomon et de ces vieux prophètes qui ont enseigné le genre humain.

Ne dites point à votre ami : « Allez et revenez demain, je vous rendrai service, » lorsque vous pouvez le faire sur-le-champ.

Celui qui a pitié du pauvre devient le créancier de Dieu même, qui lui rendra ce qu'il aura donné.

La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

Après avoir visité des lieux qui lui semblaient vénérables, puisqu'ils avaient inspiré une morale si vraie pour tous les hommes, il résolut de s'embarquer au petit port de Jaffa et de se rendre à Constantinople, qui se trouve bâtie entre l'Europe et l'Asie, comme sur les confins des deux mondes et de deux religions.

En arrivant dans ce pays, il fut frappé de la magnificence de sa position, de la beauté de son aspect, des immenses ressources qu'elle offre au commerce; mais les Turcs y avaient bâti des maisons de bois où s'élevaient autrefois des édifices de marbre : il en était de même de la sagesse de la nation ; elle était mêlée de maximes sublimes et de déplorables superstitions. La croyance à la fatalité, en empêchant

l'homme de prendre les précautions qu'exige le simple bon sens, détruisait presque autant d'hommes que la peste dans toute sa furie. Ses croyances religieuses s'opposaient souvent aux progrès de sa raison, et il ne fut plus étonné du mépris de ce peuple pour les arts et pour les monuments, quand on lui eut fait lire quelques sentences du *Coran* (21).

Cependant, malgré les préjugés qu'enfantent de semblables maximes, les Turcs parurent à Nara-Mouny braves, sobres, invariables dans leurs promesses, incapables de fausser leurs serments; mais ils lui parurent aussi ce qu'ils étaient en effet, féroces dans la victoire, implacables dans leur vengeance, orgueilleux des moindres succès. Quand il l'eût oublié, la Grèce désolée le lui aurait rappelé. Au moment où le brahme arrivait dans ce pays, l'ancien gouvernement tombait sous l'influence de la civilisation d'Europe; Mahmoud venait d'abattre cette milice

audacieuse qui retardait les progrès des peuples en s'arrogeant, les armes à la main, le droit de leur donner des chefs; avec les janissaires tout l'ancien édifice social des Turcs s'écroulait pour se régénérer.

Cependant au milieu de ces révolutions et des bouleversements intérieurs qu'elles suscitaient, Nara-Mouny trouva que la sagesse simple des proverbes, qui résiste à tous les orages et qui brave tous les siècles, ne s'était pas éteinte comme il le craignait, et voici les vingt maximes populaires qu'il recueillit de la bouche d'un effendi lettré (22) :

Avant que le chariot se brise, les gens qui montrent le droit chemin sont nombreux.

Ce n'est pas en vivant longtemps, c'est en voyant beaucoup qu'on apprend quelque chose.

L'homme est le miroir de l'homme.

Le paresseux dit : Je n'ai pas la force.

On ne jette pas des pierres à l'arbre stérile.

Si nous n'avons pas de richesses, ayons de l'honneur.

Ouvrons les yeux, de peur qu'on ne nous les ouvre.

Beaucoup de gens ignorent faute d'avoir su entendre.

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

Tends la main aux malheureux, Dieu ne t'abandonnera pas.

Qui donne aux pauvres donne à Dieu.

Qui trop entreprend finit peu.

Le désœuvrement est le père des soucis.

Fais du bien et jette-le à la mer : si les poissons l'ignorent, Dieu le saura.

C'est degré par degré qu'on monte au haut de l'escalier.

Je puis faillir, mais tu dois pardonner.

Prends l'étoffe d'après la lisière, et la fille d'après la mère.

Point de créatures sans défauts, point de péchés sans repentir.

On guérit de coups de couteau, on ne guérit pas de coups de langue.

Il y ajouta ces quatre maximes, qu'un vieux négociant turc lui traduisit, en ajoutant que, durant sa longue carrière, elles lui avaient appris à obtenir quelque renommée dans sa profession,

à éviter les grandes catastrophes dans sa fortune, à connaître les hommes et à se rappeler leur destinée :

C'est à force de se tromper que l'homme devient habile.

Ici des vaisseaux ont été submergés; qu'y viens-tu faire avec ta fragile nacelle?

La sagesse n'est pas dans le nombre des années, mais dans la tête.

La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes.

Après avoir séjourné durant quelques mois à Constantinople, le jeune brahme voulut contempler les débris de cette Grèce dont partout il avait entendu célébrer l'antique grandeur, et surtout les malheurs inouïs; il trouva que dans la belle patrie de Socrate, de cet homme divin, qui était mort pour une vérité (23), les barbares n'avaient pu éteindre tout souvenir de sagesse, comme ils avaient détruit tous les monuments. Une grande idée lancée dans le monde n'appartient plus aux hommes; elle est plus forte qu'eux.

Un jeune *papas* (prêtre) grec, mêlant la sagesse antique à la sagesse chrétienne, lui dit sur les ruines d'Athènes : « Etranger, qui êtes venu chercher la vérité dans mon pays, je vous la dirai, comme un fils reconnaissant la dit à celui qui lui a donné la vie. La Grèce naissante était fille de l'Asie ; la Grèce maintenant déchue est une mère féconde qui a enseigné les nations. Pourquoi donc, ô mon Dieu ! ces nations ingrates ont-elles oublié leur mère au jour de l'esclavage ? Pourquoi ne se sont-elles pas rappelé ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont ? Nos fautes viennent de l'esclavage, notre courage vient de nous-mêmes. Nous nous sommes régénérés dans le sang, et maintenant il faut nous régénérer par la science et par la liberté. »

Le brahme, au milieu de ces ruines, ayant interrogé le descendant des Hellènes sur la sagesse antique de ses pères, celui-ci lui répondit : « Chaque nation a une mission sur la terre ; nulle

nation dans l'univers n'a accompli plus dignement la sienne que celle dont tu vois les débris ; c'est elle qui la première a dit à l'homme : *Connais-toi toi-même* (24) ; et par ce conseil, si laconique, mais si puissant, elle semble avoir révélé toute morale au genre humain. Dans une maxime aussi antique : *Rien de trop*, elle a proclamé l'harmonie de l'univers et la nécessité d'expliquer tout ce qui compose cette union divine de la terre avec les cieux. Rappelle-le donc sans cesse à ta mémoire : *Connais-toi toi-même*, c'est le principe de toute sagesse. *Rien de trop*, c'est le principe de toute science.

» La Grèce a parlé au monde, et l'a civilisé par trois grands interprètes : Platon, en proclamant la pensée de Socrate, a expliqué la morale divine que l'homme tient des cieux. Aristote, en interrogeant sans cesse la nature et les institutions qui régissent l'humanité, a frayé la voie, que la science agrandit chaque jour (25).

» Les maximes de la Grèce sont nombreuses, mais elles ont abandonné le pays où elles sont nées, et elles errent maintenant par le monde où elles se sont transformées selon les usages des peuples et selon leurs principes religieux. Si l'on s'en rapporte à un vieil auteur dela Grèce, les proverbes étaient jadis en tel honneur dans ces contrées, qu'on les gravait sur ces pierres qui bordent les routes, et que le voyageur pouvait admirer la sagesse nationale, en même temps qu'il admirait les délicieux paysages de la contrée. Touchante alliance de la morale et de la nature, qui ne devraient jamais se séparer !

» Quant à nous, descendants bientôt régénérés de ces grands hommes, nous avons aussi des proverbes : mais les uns nous viennent de l'esclavage, et nous faisons nos efforts pour étouffer ces voix méprisables qui nous parlent un langage que nous ne voulons plus écouter ; il y en a qui nous ont fait es-

pérer l'indépendance, et nous leur donnerons l'immortalité.

Mon pacha, c'est mon fusil.

» Voilà le grand proverbe des Grecs d'aujourd'hui ; il leur a assuré quelque indépendance, puisse-t-il leur rendre toute leur grandeur et toute leur liberté ! »

Après ces paroles du jeune Grec, le brahme entra chez un caloyer (26) qui voulut bien lui donner l'hospitalité, et qui, après lui avoir offert un simple repas de figues et d'olives, lui traduisit quelques maximes, débris ingénieux de l'antiquité :

Sois assis quand tu siéges, pourvu seulement que ton jugement soit droit.

Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.

Basile, honore ton père ; et toi, père de Basile, observe-toi.

« Du reste, dit le bon caloyer, qui croirait nous connaître pour avoir séjourné quelque temps parmi nous, pour-

rait bien se tromper. Nous avons eu à lutter contre la guerre qui détruit et contre l'esclavage qui corrompt. Il faut avoir été longtemps chez un peuple pour oser le juger, et avant que d'oser être juge, il faut se débarrasser de bien des préjugés ; car comme dit notre vieux proverbe :

Les yeux du lièvre sont autres que ceux de la chouette, et cependant la médisance s'assoit sur la grande route et se moque de tous ceux qui passent.

» Mais ce qu'il y a d'assuré, c'est que celui qui a vécu avec droiture ne craint pas davantage ce proverbe qu'il ne craint le dernier que j'ai à vous citer :

Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.

En achevant ces mots, le caloyer dit adieu au brahme et celui-ci reprit le chemin de Constantinople avec l'intention de s'y embarquer pour les pays les plus civilisés de l'Europe, qu'il voulait enfin

visiter. Fort heureusement pour lui, quand il arriva dans cette ville, l'empire ottoman faisait armer un navire qui devait croiser dans la Méditerranée, et transporter un savant effendi à Alger, pour s'entendre sur les affaires des Barbaresques qui n'étaient point terminées. Nara-Mouny, qui n'aspirait qu'à voir de nouvelles contrées, ne fut point fâché d'aller visiter un peuple qui venait de recevoir les grandes leçons du malheur et qui devait les méditer.

Arrivé sur les côtes d'Afrique, dans ce pays où les Français avaient porté la guerre et où ils développaient ensuite leur industrie, il admira combien l'esprit des hommes tendait à s'associer, et il comprit que le germe de la civilisation, déposé même par les barbares, finit par y prospérer. Il ne put s'empêcher de dire en lui-même : « C'est la noix du cocotier détachée par la main de Dieu de la palme fertile; elle erre pendant bien des journées ballottée par

les vagues de l'Océan, et puis elle vient échouer sur quelque rivage aride, où le soleil la féconde. Aux lieux où l'on ne voyait que des sables déserts, le noble palmier ombrage bientôt des milliers de rejetons, qui donnent comme lui leur ombrage et leurs fruits. »

Il fit aussi connaissance avec un Espagnol qui, apprenant le but de son voyage, l'engagea à visiter son pays comme le pays le plus riche en maximes qu'il y eût entre toutes les nations. Il s'embarqua donc sur un navire français, et après quelques jours de navigation, il alla débarquer à Cadix, d'où il s'achemina vers l'intérieur du pays. Partout il voyait des champs en friche, des débris de somptueux édifices; la misère rebutante chez les uns, la richesse orgueilleuse chez les autres. Il se demanda en lui-même comment un tel peuple, qui paraissait rempli de nobles qualités et qui avait de si beaux proverbes, avait pu tomber dans cet excès de misère et de dégradation. Mais

en passant près de Séville, il aperçut les débris d'un monument de pierre, qu'on nommait le *Quiemadero*, et qu'on avait bonne envie de réparer. Quand il eut demandé à quoi servaient ces colonnes garnies de chaînes, on l'avertit charitablement qu'on y avait brûlé plusieurs centaines d'hérétiques qui auraient pu cultiver la terre, et quelques milliers de juifs industrieux qui auraient su raviver le commerce : il comprit pourquoi les champs de ce peuple étaient désolés.

Arrivé dans le pays de Castille, après avoir fait l'aumône à bien des pauvres paysans qui voyaient annuellement leur culture ravagée par d'immenses troupeaux appartenant aux moines ou aux seigneurs, il s'enquit d'un homme simple et obligeant, qui avait hérité de toute la sagesse proverbiale d'un de ses ancêtres, et qui, quoique très vieux, était encore en état de répondre à toutes ses questions. On ne l'avait point trompé, le petit neveu du prudent

Sancho vivait encore au pays d'Argamesille et il n'hésita pas à l'aller trouver. Celui-ci le prit pour un moine voyageur ; car on ne voyait guère en ce pays que des moines s'enquérant de la sagesse pour la façonner à leur gré. Il n'hésita pas à lui montrer son trésor, et parmi six mille proverbes, voilà ceux que le brahme choisit ; mais la moisson était trop abondante pour qu'il se contentât de glaner.

A chaque méchant son mauvais jour.

Celui qui vit mal est toujours suivi de crainte.

Le bien, il le faut chercher, et le mal, il le faut attendre.

A celui qui n'est pas ingrat donne-lui plus qu'il ne demande.

Au fer la rouille, et l'envie au méchant.

Sois plutôt aveugle que de voir mal.

Ceux-là sont riches qui ont des amis.

Bien que la méchanceté obscurcisse la vérité, elle ne la peut éteindre.

Trois, s'aidant l'un l'autre, portent le fardeau de six.

D'heure en heure Dieu améliore.

Laissons nos pères et nos aïeux, et soyons, pour nous-mêmes, gens de bien.

Des jugements je ne me soucie, car mes œuvres me rendent plein de sécurité.

Celui qui a établi la loi, la doit garder.

Celui qui doit rendre compte de soi et des autres, doit se connaître et doit connaître autrui.

Entends d'abord, et parle après.

Si tu écoutes au trou de la serrure, tu pourras bien y entendre du mal des autres et de toi.

C'est une grande victoire, celle qu'on gagne sans répandre de sang.

Allez par la bonne voie, et vous ne tomberez pas.

C'est la vie passée qui rend la vieillesse soucieuse.

La main sage ne fait pas tout ce que dit la langue folle.

La mauvaise plaie se guérit, la mauvaise renommée ne se guérit point.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

Le mensonge n'a point de pieds; on attrape plutôt le menteur que le boiteux.

Ce qui est bien gagné se perd, mais ce qui est mal gagné se perd soi et son maître.

Le pis d'un procès, c'est que d'un seul il en naît cent.

Ce que force ne peut, l'industrie le surmonte.

Plus blesse une mauvaise parole qu'une épée affilée.

Les Portugais avaient été autrefois les conquérants de l'Inde. Durant son séjour dans la péninsule, Nara-Mouny résolut d'aller les visiter ; il trouva cette nation généreuse avec de grands souvenirs, et avec des misères plus grandes encore : les plaies qui dévoraient l'Espagne la désolaient, et ses souvenirs de prospérité ne servaient qu'à accroître le sentiment de sa détresse ; un despotisme féroce ensanglantait Lisbonne et en chassait ces hommes à volonté de fer qui auraient pu la régénérer. Ce fut tout au plus si on lui laissa recueillir ces vingt proverbes, que les Portugais partagent avec leurs voisins :

Mieux vaut la honte au visage qu'une tache au cœur.

C'est un mal que la fin du bien.

Le temps changé, la pensée changée.

Ne t'avilis pas à cause de ta pauvreté, ne t'enorgueillis pas à cause de tes richesses.

Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami.

Ne t'aventure pas à parler sans que la pensée ait précédé la parole.

Dieu n'a fait personne pour l'abandonner.

N'attends jamais que ton ami fasse ce que tu pourras faire toi-même.

Parole sortie de la bouche, c'est une pierre jetée avec la fronde.

Pour avoir vie heureuse, il faut art, ordre et mesure.

Paresse, clef de pauvreté.

Quand tu pourras travailler, fais-le toujours, lors même qu'on ne te donnerait pas ce que tu mérites.

Combien la pudeur est belle! elle vaut beaucoup et ne coûte rien.

Les diamants ont leur prix, les bons conseils n'en ont pas.

La vérité, comme l'huile, s'élève au-dessus de tout.

Ne cesse point d'arroser, nonobstant l'eau du ciel.

Si tu es monté, fais en sorte qu'on ne désire point de te voir tombé.

Après avoir visité le Portugal, la Castille et l'Aragon, redoutant toujours qu'il ne prît fantaisie à l'inquisition de

se réveiller et de mettre fin à ses voyages, il entra dans les Pyrénées. Il sut qu'il y avait dans ces montagnes une peuplade brave, active, laborieuse, qui vivait entre deux grandes nations et qui avait conservé ses usages, qui recevait sans cesse des étrangers et qui n'avait point changé sa morale, pas plus qu'elle n'avait changé son langage (27) et une partie de ses institutions. Nara-Mouny s'attendait à trouver chez les Basques un peuple bon, mais ignorant ; il s'aperçut bientôt que l'activité qui lui est naturelle l'avait entraîné depuis longtemps aux actions les plus aventureuses, et il sut d'un vieux matelot que les Basques avaient toujours formé de hardis soldats, de forts laboureurs et d'intrépides marins ; il trouva chez eux un proverbe d'autant plus beau qu'il convie les hommes au progrès. Un laborieux agriculteur qui venait d'abandonner l'usage des jachères, qui laisse reposer inutilement la terre, tandis qu'elle pourrait fournir

d'autres moissons, lui dit qu'il avait quitté l'usage de ses aïeux, en se rappelant une vieille maxime de son pays :

Laisse le bon pour le meilleur.

Le même cultivateur ajouta : « C'est un proverbe qui n'est profitable qu'avec l'expérience, mais qu'il ne faut jamais oublier. Vous voyez ces pâturages, ces champs abondants, ces vignes fertiles, c'est une autre maxime qui nous les a donnés. Mon père, qui était un hardi matelot, était allé la chercher au bout de la terre, et je l'ai mise à profit :

Laboure, fume, sème, arrose, sarcle ton champ et demande ta moisson par tes prières comme si elle devait tomber du ciel.

Nara-Mouny emporta encore du pays basque ces deux proverbes, que lui débita le paysan :

Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.

Le monde ressemble à la mer; on y voit se noyer ceux qui ne savent pas nager.

Nara-Mouny, arrivé sur les confins de la France, hésita s'il n'entrerait pas dans ce beau pays, que toutes les nations qu'il avait visitées lui avaient représenté comme la contrée de l'Europe la plus digne de grossir son trésor; cependant il revint sur ses pas, et, ayant trouvé à Valence un navire qui faisait voile pour Naples, il résolut de s'embarquer encore et de visiter l'Italie.

Arrivé dans ce beau pays, il fut étonné de la multitude de moines qui allaient demandant l'aumône, et de la pauvreté des habitants qui leur donnaient le nécessaire : n'étant pas de ceux qui ont le superflu, il ne put s'empêcher de dire en lui-même. « Ces gens ne suivent pas la maxime de mon vieux paysan basque; Dieu leur a donné un beau soleil et de riches contrées, mais on peut leur répéter ce qu'on répète au pays de Bember : *Le fruit le plus mûr ne vous tombera pas dans la bouche.* » La population fainéante des lazzaroni

lui parut si hideuse et si démoralisée qu'il les appela dans son livre les Parias de l'Europe. La paresse parut être au brahme la grande plaie de ce peuple, et la sobriété, sa vertu négative; en les voyant, il ne put s'empêcher de se rappeler un des plus ingénieux proverbes de son pays :

Le paresseux voudrait bien manger l'amande, mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.

A mesure qu'il avançait dans l'Italie, il était frappé des débris d'une antique grandeur qui attestait encore la puissance des anciennes institutions qui avaient fait de ce peuple le premier peuple de la terre. Il lui semblait voir inscrite sur tous les monuments cette maxime d'un philosophe romain :

Le bien public doit être la première et la principale loi (28).

Il comprit, par ce seul mot, la grandeur de ces anciens peuples.

Si les Italiens parurent au brahme déchus de cette puissance qui domine

les autres nations par les institutions et par les armes, il sentit qu'ils avaient conservé ce pouvoir de l'intelligence qui subjugue par les arts ; nulle part il n'avait été ravi par une musique aussi mélodieuse; nulle part il n'avait vu des tableaux qui attestassent mieux le génie qui conçoit une grande pensée et le talent qui l'exécute ; mais souvent, près d'un palais de marbre dont il avait contemplé avec admiration l'architecture, il voyait ce que la honteuse superstition a de plus dégradé. Cependant le peuple se consolait de ses misères au milieu de ces productions sans cesse renouvelées des beaux-arts qu'il admirait avec enthousiasme; et c'est sans doute, avec l'amour de l'indépendance, le plus beau côté du cœur humain. Nara-Mouny vit bien qu'il n'en fallait pas désespérer.

Un Italien au regard animé et intelligent, auquel un Anglais du Bengale l'avait recommandé, lui dit : « Puisque vous allez cherchant parmi les nations les maximes qui les ont gou-

vernées, vous pourrez trouver également parmi leurs adages les preuves des vices qu'on leur reproche. Vous y trouverez même les preuves des maux qui les ont détruites. A force de nous répéter : *Ne te chagrine ni du temps ni de la politique*, les moines nous ont endormis, et ils nous ont dépouillés sans que nous nous soyons réveillés. Mais cette terre a de grands souvenirs et d'excellents proverbes ; avec cela elle pourra se relever. Voici les vingt adages que vous m'avez demandés.

Je vous dirai d'abord les proverbes qui peuvent nous faire retrouver notre ancienne prospérité :

A navire brisé tout vent est contraire.

Et vous conviendrez sans peine que quand un édifice est en ruine il faut se hâter de le réparer.

La main fermée ne prend jamais de mouches,

nous avertit assez de la misère qui suit

l'oisiveté. Du reste voici mes proverbes, et je vous les laisserai méditer :

Heure à heure tout notre temps s'enfuit.

Un vieil ami est toujours une chose nouvelle.

Il gagne beaucoup celui qui perd une fausse espérance.

Fais honneur à tes habits, et tes habits te feront honneur.

Qui est en bonne santé est riche sans le savoir.

Qui promet à la hâte se repent à loisir.

Qui entreprend ce qu'il ne peut, rencontre ce qu'il ne veut.

Un grand cœur méprise la mauvaise fortune.

Fuis un plaisir présent s'il doit te causer un mal à venir.

Pour trouver le bien, il faut le chercher.

Une belle mort honore toute la vie.

Veux tu bien te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.

Vite et bien ne vont jamais ensemble.

Les faux amis sont comme l'ombre d'un cadran : elle paraît si le ciel est serein ; elle se cache s'il est nébuleux.

Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas ; si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

Les robes des avocats sont doublées de l'entêtement des plaideurs.

Il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre.

Le monde est fait à degrés ; l'un y monte, l'autre y descend.

— Je ne vous dois plus que deux proverbes, dit l'Italien ; l'un s'applique au joueur, mais malheureusement c'est un mot ingénieux trop souvent perdu, et qu'on répète vainement sans le faire comprendre :

Il est venu pour avoir de la laine, et il s'en est retourné tondu,

Le dernier s'adresse au bavard, et vous permettrez que j'en fasse mon profit :

On veut bien de l'eau, mais non pas un déluge.

Après avoir remercié l'obligeant Italien, Nara-Mouny se remit en marche : il traversa les riches plaines de la Lombardie, et arriva en Suisse. Il vit que ce peuple, qui a si longtemps combattu pour la liberté, et qui l'a obtenue

par plus de soixante combats, était riche de son courage et de sa morale, s'il ne l'était point de l'opulence de son commerce ou de la richesse de son sol. Sa moisson proverbiale fut peu abondante, mais elle fut bonne ; elle venait d'un peuple libre et instruit.

Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.

Il faut bien des pelletées de terre pour enterrer la vérité.

Après avoir recueilli ces proverbes, Nara-Mouny se disposa à entrer en France ; mais avant de quitter la Suisse, il fut témoin d'une cérémonie touchante qui devrait être en honneur dans l'univers, et qui n'a lieu que dans ce pays. C'est la *fête de l'innocence* qu'on célèbre au milieu des montagnes.

Si un habitant de ces contrées agrestes a été accusé injustement d'une faute, ce n'est pas assez aux yeux de ses compatriotes qu'il soit absous, il faut que l'innocence, dans toute sa pu-

reté, le protége de son pouvoir, qu'elle fasse sentir par une secrète alliance que l'injuste soupçon des hommes n'est rien, et que l'accusé qui est sans crime doit être aussi sans tache. Lors donc qu'un infortuné, jugé d'abord injustement, sort de prison, il se présente devant une assemblée nombreuse, et une jeune fille, choisie parmi toutes ses compagnes, présente au martyr des hommes une rose blanche, image qui en dit plus au cœur que tous les raisonnements et que toutes les lois.

Après avoir visité tant de contrées, après avoir contemplé tant de peuples, observé tant de révolutions, Nara-Mouny arriva en France, et voilà au bout de quelque temps de séjour ce qu'il écrivit à son vieil ami :

AU VÉNÉRABLE BRAHME DARMA-VATY,

SALUT.

Je suis depuis six mois dans le pays des Franguis, et j'ai besoin, mon vé-

nérable père, de vous écrire les merveilles dont je suis tous les jours témoin. Ces peuples, en vérité, ont été moins favorisés de la nature que nous ; leur soleil échauffe des campagnes moins fertiles ; un froid terrible donne la mort chaque année à tout ce qui, durant le printemps, jouissait d'une vie nouvelle ; ses fleuves deviennent immobiles, et les forêts sont dépouillées, comme si elles ne devaient jamais reverdir. Eh bien, cependant, ces peuples me paraissent plus heureux que ceux des belles plaines de l'Orient, que la famine décime quelquefois, que le despotisme asservit toujours. A force de lui résister, il semble qu'ils se soient rendus maître de la nature, et qu'ils aient acquis le droit de lui commander. Ils façonnent la terre à leur gré, et je pense que tout ce pouvoir vient d'une seule maxime :

Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai.

Je crois vraiment, maintenant, que

le travail est une sorte de prière bien agréable à Brahma, puisqu'il y répond par l'abondance et par d'intarissables moissons.

Il y a eu dans ces contrées un sage vieillard qui a écrit un livre pour les laboureurs et pour les artisans, c'est là que j'ai trouvé cette sentence. Du reste, ce livre est rempli de si excellentes maximes, que je n'aurais pas regret à mon voyage quand je n'aurais recueilli que celles qu'il contient. On y trouve encore ces sages proverbes, et, sans contredit, ils sont, avec l'adage que je vous ai cité, la plus puissante cause de la prospérité des empires, comme de celle des simples familles :

L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail.

La clef dont on se sert est toujours claire.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps ; car c'est l'étoffe dont la vie est faite (29).

Il y a encore une parole, et elle appartient au sage vieillard qui ne l'a

point trouvée dans les proverbes, mais à qui le sens le plus droit l'a inspirée pour la prospérité de tous les hommes. Cette parole, je veux l'inscrire sur la porte de mon habitation, à mon retour dans mon beau pays :

Que signifient les désirs et les espérances d'un temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir.

Vous allez me trouver bien changé, vénérable Darma-Vaty; c'est que j'ai vu et que l'expérience m'a éclairé. Nos poëtes de l'Orient disent que la perle n'est qu'une goutte de la rosée du ciel, à laquelle un rayon fugitif du soleil donne tout son éclat.

Darma-Vaty, je vous ai rapporté de belles maximes, puisque de leur observation naissent la richesse et la prospérité des peuples. Eh bien! il y en a une plus belle encore, et dont tous les peuples sentiront un jour les bienfaits par le développement de la civilisation. Cette grande maxime, qui change la face des empires, et qui pour naître a

coûté tant de sacrifices et tant d'efforts de courage, je la trouve inscrite en tête des institutions de la France :

Les hommes sont égaux devant la loi.

Le génie de la France est le génie même de la civilisation. Cette grande nation, qui a été formée de tant de nations différentes, semble, plus que toutes les autres, propre à comprendre le caractère et le génie des autres peuples : elle a imité de toute part, et les autres ne se lassent point de l'imiter. Quand elle n'invente pas, elle s'approprie, dans les sciences et dans les arts des nations voisines, ce qui doit être transmis aux autres nations pour les éclairer. Infatigable dans cette mission d'instruction et de morale, elle se hâte de recevoir les rayons lumineux qu'elle transmet en les épurant. Elle résume avec génie toutes les grandes questions qui doivent éclairer la terre. Il ne faut pas demander exclusivement aux Français l'industrie persévérante des An-

glais, ou la pensée profonde et originale des Allemands. Quand il le veut, cependant, sa mobile organisation sait combiner avec puissance tous les éléments de la création : et alors il devient inventeur dans les arts et dans l'industrie ; il fournit aux autres peuples des inventions utiles ou des pensées profondes que les autres savent mettre à profit sans toujours en restituer l'honneur à ceux qui peuvent le réclamer. On accuse les Français de légèreté, on leur reproche leur amour pour des choses futiles, leur goût pour le changement : c'est la grande accusation qu'on renouvelle chaque jour. Les imposantes évolutions qu'ils ont fait subir à l'Europe prouvent cependant qu'une pensée active de civilisation généreuse et féconde accompagne cette mobilité. Je les accuserai, moi, plutôt de ne pas comprendre tout ce qu'ils valent.

Je ne parlerai pas de la gloire militaire de cette nation : c'est le cri du

siècle; elle a été proclamée par tout l'univers; le bruit imposant en a troublé nos paisibles retraites des bords du Gange; et l'on peut dire de la France ce qu'a dit le poëte, en parlant du grand capitaine dont le souvenir accompagnera à jamais le récit de tant de victoires. — Demandez à la terre ce nom :

> Il est inscrit en sanglants caractères
> Des bords du Tanaïs aux sommets du Cédr (70).

Ce dont je veux vous entretenir, c'est de ses institutions favorables au développement des sciences, et, par conséquent, de la morale. Ces institutions sont nombreuses; elles ne sont pas cependant assez multipliées. Croiriez-vous que chez cette grande nation, qui offre aux étrangers toutes les ressources de ses musées et de ses nombreuses bibliothèques, les plus vastes du monde entier, il n'y a sur trente-deux millions d'individus que huit millions d'hommes qui sachent lire? On ne peut expliquer cette impardonnable insouciance que

tous les gens de cœur s'empressent de réparer. Cependant, les chiffres positifs, qu'on met maintenant à côté de toutes les réflexions pour les soutenir de leurs preuves irrévocables, les chiffres attestent qu'une véritable amélioration morale s'est développée depuis quelques années dans la nation. D'autres chiffres prouvent qu'on a multiplié les moyens d'instruction.

Mais quittons ces calculs arides, insuffisants, pour expliquer le moral d'une nation qui calcule si peu, et qui se dirige presque toujours par un premier mouvement noble et généreux. Chez ce peuple, qu'on accuse et qu'on admire tour à tour, qu'on calomnie et qu'on ne peut s'empêcher de respecter, il se dit des mots, il se fait des actions que l'indifférence laisse ensevelir dans l'oubli, et que l'enthousiasme, qui les sent, devrait citer, puisqu'ils honorent l'humanité entière. Je ne vous parlerai point des mots sublimes qui ont été dits dans les batailles ou dans les grandes

révolutions ; je sais que si personne ne craint moins la mort que vous, personne aussi n'aime davantage la paix : vous, brahme paisible, qui ne pratiquez que des vertus tranquilles dans le recueillement, vous seriez presque effrayé de l'énergie sublime qu'il a fallu conserver pour les prononcer en présence de la tourmente. D'ailleurs, la gloire éclatante a couronné ceux qui ont parlé dans les assemblées législatives, ou qui ont agi sur le champ de bataille. Mais le mot du pauvre, personne ne le dit.

Eh bien ! écoutez-le donc.

Dernièrement, on réparait un édifice qui, depuis plusieurs années, menaçait ruine. Ce qu'on redoutait arriva ; au moment où quelques ouvriers travaillaient sous la voûte, le bâtiment s'écroula. Une poutre, suspendue au-dessus de l'abîme, soutenait deux hommes; mais cette poutre s'inclinait d'une manière effrayante sous le poids de ces deux ouvriers. Un seul pouvait y res-

ter, un seul... ou tous deux devaient périr. L'un était très jeune, l'autre dans la force de l'âge : au souvenir de ses enfants, celui-là se cramponnait au reste de la voûte ; mais c'était vainement, la poutre s'inclinait toujours. Tout à coup ceux qui étaient en bas entendirent ce dialogue : « Pierre, j'ai une femme et trois enfants. » Pierre répondit : « C'est juste (31) ! » Et il se précipita...

Voici, mon père, quelques unes des maximes du pays où il se fait de semblables actions :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Le fruit suit la belle fleur, comme l'honneur suit une belle vie.

Il faut semer pour moissonner.

Il ne fait rien celui qui rien n'achève.

Il n'est jamais tard pour faire le bien.

C'est la plus mauvaise roue du char qui crie toujours.

En bien faisant, on fait la guerre au méchant.

Il faut bien faire et laisser dire.

Le temps est un grand maître, il nous apprend tout ce que nous voulons.

Pour réformer ce qui va mal, commence par ta maison.

Malheureux qui donne exemple, heureux qui le prend.

Comme il a fait, fais-lui; et, si c'est mal, pardonne-lui.

Plus coûte mal faire que bien.

Mieux vaut la vertu que la force.

Loyauté vaut mieux qu'argent.

Qui n'est sage pour soi ne l'est pour les autres.

Qui veut bien mourir doit bien vivre.

La meilleure vengeance, c'est le mépris de l'offense.

Vieux péché fait nouvelle honte.

Pardonne à tous et rien à toi.

Parmi les institutions nobles ou utiles de ce pays, il y a un vaste palais consacré aux vieux soldats, débris vivants de ces victoires qu'on a tant célébrées. On ne voit là que des gens mutilés; mais les cœurs y sont pleins de ces sentiments énergiques et vigoureux qui accompagnent le dévouement sans

restriction à la patrie. Moi, paisible voyageur, qui n'ai jamais entendu le cri des batailles, j'aime ces hommes qui ont si souvent affronté le danger, et qui livreraient le reste de leur vie pour satisfaire l'élan généreux de leur cœur : avec la société des hommes laborieux qui donnent leurs sueurs à leurs semblables, celle que je préfère, c'est celle des hommes qui leur donnent leur sang. Je n'ai nuls rapports d'habitude avec eux, si ce n'est l'amour de la vérité : mais comme vous me l'avez dit souvent, l'amour de la vérité suffit bien pour réunir tous les hommes. Si bien donc que, parmi ces vieux mutilés, qu'on appelle ici les *invalides*, j'ai un ami, et un ami d'autant plus sincère que l'amour de l'humanité nous a unis, sans que je le susse, par la même pensée ; seulement, tandis que je cherche la sagesse ancienne, il cherche la sagesse nouvelle de son pays. On peut les réunir.

Un jour que j'étais allé visiter les

petits jardins qu'ont cultivés tant de fiers soldats, je fixais avec attendrissement mes regards sur une fleur de mon pays qu'arrosait un vieillard; des larmes humectaient mes yeux. Il faut croire que le vieil officier, qui était le propriétaire du jardin, m'avait regardé à la dérobée, mais je croyais qu'il n'avait point fait attention à moi. Certainement, le cœur du bon devine le cœur de l'affligé, sans que souvent celui-ci s'en doute. Comme j'allais m'éloigner, il cueillit une des plus belles fleurs de son héliotrope, et me dit : — « Durant les grandes guerres de l'Égypte, j'ai souvent éprouvé ce que vous ressentez ; n'essuyez pas vos larmes ; le souvenir de la patrie ne vient ainsi qu'aux âmes généreuses, et ceux qui pleurent pour elle sont ceux qui pourraient aussi mourir pour sa gloire et pour sa liberté ! »

Alors il m'engagea à entrer dans son jardin ; il me fit respirer le parfum de ses fleurs et m'amusa de ses longs ré-

cits. Il était devenu, dès le premier jour, mon hôte; moi je devins son ami. Il s'appelle le vieil André; il a beaucoup souffert, et c'est parce qu'il a souffert qu'il aime les hommes. Son grand mot, c'est la sentence du livre des Européens que je vous ai fait lire; mais il répète souvent une parole si simple qu'un petit enfant la peut comprendre, et il l'explique même aux enfants. C'est la terre entière cependant qui la lui a enseignée, dit-il, et il en a connu la morale par sa propre expérience: *Il ne dépend pas de nous d'être heureux, mais il dépend de nous de mériter de l'être.* Dernièrement il ajoutait: « Voilà comme j'ai trouvé la paix du cœur qui est presque la félicité; car pour le bonheur, et le bonheur comme l'entend le monde, jamais, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur, jamais le vieux soldat ne l'a goûté. »

J'ai su, par la suite, qu'un long chagrin d'union projetée avait rempli sa vie de traverses, et qu'il avait beaucoup

souffert pour une autre et pour lui. Maintenant que l'âge lui donne le droit de conseiller les autres, il oublie ses souvenirs, qui ne lui offriraient que du découragement, pour se livrer à son amour du genre humain, qui lui donne de l'espérance ; et il est si plein de cette idée, qu'il a inscrit au-dessus d'un berceau de lierre, où il reçoit ses vieux camarades, cette pensée du grand Confucius :

Cet amour, cette charité pure que je recommande, est une affection constante de notre âme, un mouvement conforme à la raison, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embrasser l'humanité entière, regarder tous les hommes comme s'ils ne faisaient qu'un corps avec nous, et n'avoir, avec nos semblables, qu'un même sentiment dans le malheur et dans la prospérité.

C'est dans cette paisible retraite, consacrée par la plus noble maxime, qu'il reçoit les vieux blessés qui le respectent comme un chef et qui l'aiment comme un camarade.

On ne rencontre point seulement de vieux soldats dans son jardin, et s'il

était encore plus grand il serait toujours rempli : « Les fleurs en souffrent, dit le vieil André ; mais le cœur s'en réjouit. » Ce qu'il prêche à ses amis malheureux, comme il les appelle, c'est l'économie. Dernièrement il les avait réunis pour entendre d'excellentes paroles relatives à un établissement dont nous n'avons nulle idée dans nos contrées, mais qui, dans ces pays de travail, de misère, assure cependant l'existence de l'artisan laborieux, en confiant à une sage prévoyance des épargnes que son insouciance gaspillerait. Il leur répète à ce sujet un mot que, j'en suis sûr, vous approuverez, car il s'applique à tous les pays et à toutes les professions :

Gagner ce qu'on peut et tâcher d'utiliser ce qu'on gagne, c'est la vraie pierre philosophal .

Si le vieil André s'occupe de ces détails de la vie matérielle, il s'occupe bien davantage encore de l'amélioration du cœur de ses auditeurs, et à

chaque séance il leur répète cet adage :

Une bonne habitude se contracte facilement, quand l'exemple est mutuel et que l'initiation reste libre.

Mais je crois vous l'avoir déjà dit, ce vieil officier a des enseignements plus élevés, et il les médite dans le repos de son cœur. Le temps qu'il ne donne pas à l'étude de son jardin, il le consacre à la lecture attentive de ces hommes qui dévouent toute leur vie à la méditation pour ceux qui consacrent toute leur vie au travail. Le livre où il a rassemblé ces pensées est comme son jardin, où l'on voit des fleurs de toutes les saisons et de tous les pays. J'en ai choisi quelques unes que vous trouverez ici ; puisse Brahma vous les rendre agréables ! Il y en a une pour la belle Parvaty.

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer le superflu avant le nécessaire. (Un anonyme.)

Tout mal a pour racine quelque erreur comme tout bien émane de quelque vérité.

(Bernardin de Saint-Pierre.)

Le véritable grand homme est celui qui devance son siècle en quelque genre que ce soit, qui lui fait faire quelques pas ; que dirons-nous de ceux qui ne sont pas en état de le suivre?

(J.-B. Say.)

Aimer, aimer, c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

(Béranger. — Inédit.)

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs. (Rivarol.)

Le plaisir de découvrir une vérité est le plus grand de tous... Qui se refusera de mettre au second rang le plaisir de la communiquer aux hommes? (Coissin.)

Il suffit d'avoir un cœur simple pour éviter la dureté du siècle, pour ne pas fuir les infortunés; mais c'est avoir quelque intelligence de la loi impérissable, que de les chercher dans l'oubli contre lequel ils n'osent protester, de les préférer dans leur ruine, de les admirer dans leurs combats.

On s'avilit toujours quand on néglige de s'élever au bien; ne point avancer dans le chemin de la perfection, c'est rétrograder.

(Sénancourt.)

Après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est de le connaître et de l'admirer.

(Mme de Stael.)

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre ; on ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs : on peut, quoi qu'on dise, prévenir les uns et les autres.
(Voltaire.)

Ne regrettons pas l'antiquité, elle n'est que l'enfance barbare du monde.
Nos aïeux ont traversé l'âge de fer, l'âge d'or est devant nous.
(Bernardin de Saint-Pierre.)

Voir, c'est avoir.....
.....Tout voir, c'est tout conquérir.
(Béranger.)

S'il n'y avait pas de fer, l'aimant ne se tournerait pas vers lui; de même, s'il n'y avait pas une autre vie, nos désirs ne l'invoqueraeint pas.
(Ed. Richer.)

Les plus hautes conceptions des sages, qui, pour y parvenir, ont eu besoin de vivre de longs jours, sont devenues le lait des enfants.
(Ballanche.)

Donner, c'est aimer; recevoir, c'est apprendre à aimer; dans les âmes délicates, c'est aimer déjà, et beaucoup. — Le bonheur de donner et de recevoir est le secret de la vie du monde moral.
(De Gérando.)

L'air seul de notre civilisation doit, dans un temps donné, user la peine de mort.
(Victor Hugo.)

Chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. (Xavier de Maistre.)

Notre bonheur, n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. (Ducis.)

Examinez-vous quand vous faites votre devoir, et le ciel vous apparaîtra au fond de votre cœur.
(Victor Cousin.)

Les bons ouvrages sont ceux qui ressemblent à de bonnes actions. (Droz.)

Le cœur doit faire la charité quand la main ne le peut. (Quesnel.)

La vie, comme l'eau de la mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel.
(Jean-Paul Richter.)

Salomon a raison : « Les blessures faites par un ami valent mieux que les caresses d'un flatteur. » Cependant il vaudrait mieux que l'ami ne blessât pas. (Joseph de Maistre.)

Braves gens, s'il arrive quelque chose d'heureux pour l'humanité, songez à moi.
(Rachel Varnhagen.)

Frottons nos cailloux, tâchons d'en faire jaillir des étincelles, mais pour l'amour de Dieu ne nous les jetons pas à la tête. (Raynouard.)

Nous passons si vite..... nous paraîtrons si peu ; il est doux de comprendre tout ce qui a vécu.
(Sainte-Beuve.)

Adieu donc sage Darma-Vaty. Demain je quitte la France pour visiter de nouvelles contrées ; mais si je ne devais pas retourner sur les bords du Gange, ce serait le pays que j'aurais choisi.

A Paris, qui semble être le rendez-vous de tous les savants de l'univers, comme Londres est le rendez-vous des riches banquiers et des commerçants, Nara-Mouny retrouva l'infatigable Allemand avec lequel il avait voyagé des portes de la grande muraille aux frontières de la Tartarie.—Il lui dit : Je puis encore vous épargner un voyage en vous faisant part de mes observations. Elles sont le fruit de l'expérience qui compare et de l'amour de la vérité sincère qui fait observer. Les Allemands ont rendu de grands services à l'humanité dans ces derniers temps, en appliquant leur admirable persévérance à la recherche des plus hautes vérités de la philosophie ; leur esprit rêveur suit pas à pas les moindres mouvements de la pensée ; ils découvrent les grandes lois morales qui régissent le monde, et c'est ainsi qu'ils paient leur tribu à cette Europe qui guide le reste de l'univers. Persévérants dans les recherches scientifiques, enthousiastes de

toutes les grandes idées, les Allemands sont moins prompts dans l'application des principes que dans la découverte des grandes théories. Comme nation, ils ont un fond de morale qu'ils savent mettre à profit dans l'intérieur de la famille; mais moins que deux autres peuples, ils ont cette énergie d'action qui peut conduire la grande famille qu'on nomme l'humanité. Cependant ils possèdent en eux une qualité bien précieuse, c'est de s'améliorer sans cesse par les efforts de la pensée. Ainsi, tandis que de grands peuples qui ont guidé le monde se sont arrêtés, ils marchent dans un véritable progrès vers de meilleures destinées. Leurs maximes les plus récentes sont les plus belles, ce sont celles d'un peuple penseur qui a succédé à un peuple guerrier. Une femme qui a commencé à nous faire connaître aux autres nations par son cœur et par son génie a créé quelques maximes qui expliquent notre caractère en peu de mots :

Les Allemands sont les mineurs de la pensée; ils exploitent en silence les richesses intellectuelles du genre humain.

(Mme de Stael. — Sur l'Allemagne.)

Elle a dit aussi :

En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien en effet ne peut s'en passer.

Et voilà, j'en suis assuré, ce qui a fait naître dans ce pays tant d'hommes qui font honneur à l'homme.

Ecrivez, ajouta le savant Allemand, quelques proverbes que je livre à votre méditation :

Les vieux arbres sont les plus difficiles à courber.

L'héritage de l'honnête homme est en tout pays.

La dette entre dans la maison à la pointe du jour bien avant le boulanger.

Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.

La nature tire plus fort que sept bœufs.

Les fourmis aussi ont du fiel.

Chacun veut s'essuyer les pieds sur la pauvreté.

L'œuf veut en savoir plus que la poule.

Commencé est à demi gagné.

Bientôt est agréable.

La vieillesse a le calendrier sur le corps.

La fortune est aveugle et rend aveugle.

L'envie est un scorpion (elle se déchire elle-même).

Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

Qui voyage loin change bien d'étoile, mais ne change pas de cervelle.

Le savant Allemand termina par ces deux proverbes qui contiennent une grande vérité et un sage conseil :

La nécessité est la mère des arts.

La pauvreté est leur marâtre.

De la France, le brahme passa en Angleterre, qui devait lui présenter sous une autre face les avantages de la civilisation européenne. Ce qui le frappa d'abord dans ce pays, ce fut le développement prodigieux de l'industrie qui accroît les forces de l'homme de toutes les forces de la nature, découvertes par l'intelligence qui devine, et

mises en œuvre par la science qui sait combiner. En voyant quelques uns des miracles de l'industrie, il ne pouvait plus retenir sa pensée, qui créait pour l'avenir de nouvelles destinées. « L'imprimerie, dit-il en lui-même, a changé l'état moral de la société ; la machine à vapeur changera tout ce qui tient à la vie matérielle : ces deux moyens puissants de civilisation se combineront dans de nouveaux rapports, et ils amélioreront insensiblement tous les hommes et toutes les contrées. Après la science facile des livres, qui pénètre, quoi qu'on fasse, en tous pays et en tous lieux, qui semble rendre à l'homme un bien lui échappant sans cesse, le temps dont sa vie passagère est composée, il faut multiplier les communications aisées et rapides. Voilà les deux puissants moyens de civiliser les hommes : échanger leurs pensées, échanger leurs besoins. Chaque grande époque a eu sa grande invention : la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, ont tour à

tour étonné le monde. C'est le temps de ces machines puissantes où un peu de vapeur remplace la force des animaux les plus robustes et la persévérance des hommes les plus laborieux. « Nara-Mouny continua ses observations dans cette contrée de l'industrie, et il vit que, grâce aux machines nouvelles, l'Angleterre pourrait voir s'accroître de huit millions d'hommes sa florissante population, en rendant à la culture du blé les pâturages employés à la nourriture des chevaux. Il vit encore que ce petit pays pourrait habiller le reste du monde en filant sur ses métiers le coton que d'immenses régions cultivaient. L'Angleterre lui parut donc le pays de l'industrie par excellence, et celui surtout où l'on savait profiter de ses prodiges pour améliorer le sort de l'humanité.

Cependant la morgue insolente de la noblesse, et en quelques circonstances la brutalité féroce des classes inférieures, affligèrent Nara-Mouny. Il

comprit alors la véritable supériorité des Français sur leurs voisins. En examinant bien attentivement le sort des pauvres au milieu de ce pays qui semble peuplé de riches, il vit avec effroi la plaie profonde qui dévorait les villes ; et, malgré les taxes imposées pour détruire la mendicité, il sentit que l'égoïsme, qui se reposait sur cet impôt, n'accordait que des secours insuffisants pour extirper le vice qu'elle envisageait cependant avec le plus d'effroi.

Ayant assisté ensuite aux délibérations des chambres des communes, et ayant eu occasion d'écouter les nombreuses propositions faites pour améliorer la condition de tant de misérables, il ne put s'empêcher de se rappeler une phrase d'un ami de l'humanité dont il voulait faire un proverbe :

« On prend tant de peine pour faire croire qu'on s'occupe du bien public, qu'il serait plus simple et plus aisé de s'en occuper réellement. »

On lui avait annoncé la veille qu'une sanglante révolte avait eu lieu en Irlande, parce que des milliers d'hommes mouraient de faim.

A Londres, Nara-Mouny obtint ces vingt proverbes d'un jeune missionnaire qui partait pour former une école dans l'île d'Otahiti :

Le danger commun rend les hommes amis.

Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson.

Le soir couronne le jour.

Diamant contre diamant, l'un coupe l'autre.

L'expérience achetée est bien la meilleure, pourvu qu'elle ne coûte pas trop cher.

Le puits où l'on tire souvent de l'eau est rarement à sec.

Une once de discrétion vaut une once d'esprit.

L'amitié des grands, c'est l'ombre d'un buisson : elle disparaît aussi vite.

Laissez monter à cheval un mendiant, il le mettra sur-le-champ au galop. Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.

Un sot peut faire plus de questions en une heure qu'un homme de sens n'en peut résoudre en un an.

Les méchants sont comme les sacs de charbonniers qui se noircissent les uns les autres.

Fanez le foin lorsque le soleil brille.

L'homme n'a pas de plus grands biens que ceux qui lui ont servi à rendre les autres heureux.

Une parole dite en son temps vaut mieux qu'un long discours dit trop tard.

Le jeu nous dérobe trois excellentes choses : l'argent, le temps et la conscience.

L'avare est comme un chien dans une roue qui tourne la broche pour les autres.

L'industrie est la main droite de la fortune, et a frugalité sa main gauche.

Le brahme, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, passa en Ecosse. Il trouva dans ce pays moins d'industrie et moins de richesse ; mais, en étudiant le caractère de ses habitants, il s'aperçut bientôt qu'ils avaient un grand courage dans l'adversité et que la prospérité troublait rarement leur âme, ce qui est plus merveilleux encore que de résister au malheur. Tous les liens de famille et d'amitié lui parurent plus resserrés et plus solidement établis dans ce pays que

dans la plupart des contrées qu'il avait visitées ; ce qu'il admira surtout, c'est la foi dans les promesses gardée religieusement. Nara-Mouny recueillit chez les Ecossais cinq proverbes, qu'il écrivit soigneusement :

Un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.

La bonne volonté doit passer pour un à-compte.

Un paresseux est le frère d'un mendiant.

Fais le bien, et tu ne redouteras personne ; fais le mal, et tu redouteras tout le monde.

Fais ce qui convient, et Dieu fera le mieux.

En faveur de ces excellentes maximes, le bon Nara-Mouny voulut bien oublier un proverbe que lui souffla à l'oreille un Anglais, et dont il avait reconnu jusqu'à un certain point la vérité :

Un Ecossais est toujours sage après coup.

Quand Nara-Mouny eut interrogé à peu près toutes les nations sur leurs vérités populaires ; lorsqu'en faisant planer sa pensée sur tous les peuples

de l'Orient à l'Occident, il crut entrevoir cette auréole de sagesse pratique qui couronne l'humanité, il songea à son retour dans sa patrie et à la noble récompense qui l'attendait. Le vieux brahme ne lui avait demandé qu'une seule parole plus consolante et plus belle que l'adage plein de charité qui se trouve dans le livre des chrétiens, et il lui semblait que l'humanité entière, inspirée par ce livre, avait fait jaillir de ce précepte un précepte encore plus divin.

Rempli d'une douce espérance d'union, d'amour et de repos, ravi d'avoir pu rassembler au moins quelques unes de ces paroles d'origine céleste qui, si elles étaient toutes réunies, pourraient former le plus beau code de l'humanité, puisque chacun des mots dont elle se compose semble avoir été médité par l'humanité entière, le brahme prit passage sur un navire de la compagnie des Indes, qui se rendait au Bengale, embarquant avec lui ce qu'il appelait ses

innombrables richesses, et songeant surtout à la manière dont il pourrait les rendre profitables à ses compatriotes : « Car, disait-il, je n'ai pas essuyé tant de fatigues, je n'ai pas traversé tant de périls pour devenir semblable à l'avare qui cache son or. Mon trésor ne m'appartient pas, je le dois tout entier aux hommes. »

Toutefois, en y réfléchissant bien, mille difficultés se présentèrent à sa pensée quand il vint à songer aux préjugés sans nombre qui allaient peut-être accueillir sa venue. Les uns allaient lui dire qu'il s'était souillé en franchissant le fleuve sacré, en fréquentant les étrangers, et qu'on ne pouvait pas recevoir la sagesse d'un homme ne respectant pas les usages de sa nation. D'autres, sans doute, ne manqueraient pas d'ajouter que des pensées reçues des infidèles ne pouvaient convenir aux sectateurs de Brahma ; que c'était un de sacrilége de les recueillir et un crime les propager. « Qui sait, ajoutait Nara-

Mouny en lui-même, si la douce et bonne Parvaty, elle aussi, ne se laissera pas tromper par cette voix calomnieuse qui flétrit tout ce qui est grand, qui empoisonne ce qui est hardi. Il lut bien pour se consoler la belle sentence que le vieux brahme, avant de partir, avait inscrite sur son livre ; il rappela à sa mémoire tous les hommes persécutés pour une vérité utile divulguée, et quelquefois frappés de mort pour avoir dit une de ces grandes paroles qui font marcher l'humanité vers un avenir meilleur. Mais ces exemples n'arrivèrent pas toujours à son cœur, et à mesure qu'il avançait vers son pays, l'angoisse de son âme allait croissant ; car la faiblesse humaine mettait toujours devant ses yeux l'intérêt personnel opposé à l'intérêt de tous. Enfin il fit part de son trouble à un vieux négociant qui se rendait aux Indes. Celui-ci se contenta de lui dire :

« Mon enfant, vous avez, sans vous en douter, parmi vos proverbes une

maxime qui répond à toutes ces pensées de trouble qui brisent une pauvre âme humaine, quand souvent elle a entrepris la plus noble action. Relisez vos proverbes, vous en trouverez certainement un qui répondra à votre pensée. Tous les hommes réunis se trompent moins qu'un homme, et c'est en ce sens qu'on a dit : *La voix du peuple est la voix de Dieu*. Soyez sûr que quand l'égoïsme combat avec notre conscience, il y a péril pour nous-mêmes et péril pour la vérité. La conscience a aussi ses proverbes, et elle ne se lasse point de les répéter tout bas à celui qui va faillir ou à celui qui se sent découragé. » Nara-Mouny relut son recueil de maximes, et il trouva :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Il l'appela le proverbe de la conscience. Le vieillard lui dit que c'était aussi celui de la paix du cœur ; et, quand on le voulait, celui des grandes actions.

Il y avait déjà quelques semaines que Nara-Mouny naviguait sur le grand Océan, tantôt admirant la nature imposante qu'il avait sous les yeux, tantôt unissant dans sa contemplation solitaire les grands souvenirs qu'il était allé puiser dans le monde entier. C'est alors qu'il comprenait la belle idée d'un philosophe, qui a dit que « les plus grandes pensées de l'esprit humain cherchent toujours à s'unir aux plus grandes images de la nature. »

Et, en effet, quel plus grand spectacle y a-t-il au monde que celui de l'Océan dans son repos sublime ou dans sa colère, dans son deuil orageux ou dans sa splendeur qu'il emprunte aux cieux? Qu'y a-t-il surtout de plus sublime dans son calme que l'Océan vers les tropiques, lorsqu'on atteint les vents alizés, et que ce zéphyr des mers semble calmer les vagues de son souffle, en les roulant sans les briser? Au soir, quand les flots ont les teintes si pures de la pleine mer; quand le

ciel, étincelant des dernières clartés, leur envoie ses rayons d'or ; que tout, au milieu de ces grandes eaux, resplendit d'azur et de pourpre, vous voyez quelquefois des milliers de mollusques roses et bleuâtres qui se balancent sur ces grandes vagues étendues ; et l'on dirait que ces fleurs de la mer sont nées du souffle de l'alizé, comme les fleurs de nos prairies s'épanouissent au souffle de nos brises du printemps. Alors aussi quelques beaux poissons quittent les profondeurs de l'Océan pour venir aspirer la pureté de l'air et se réjouir à la surface des flots. Au milieu de ces rayons brisés du soleil qui scintillent en beaux reflets sur leurs écailles chatoyantes, les dorades et les bonites sont les tyrans joyeux des ondes ; quand elles apparaissent à la surface des vagues, vous voyez fuir, comme un nuage d'argent qui s'élève de la mer, des milliers de poissons volants qui retombent bientôt dans les eaux. Alors le damier, en jetant son cri perçant,

semble railler ces oiseaux de l'Océan qu'un rayon du soleil fait tomber en desséchant leurs ailes. Dans ces grandes plaines de vagues qui succèdent aux vagues, tout vit, tout brille, tout est animé, et l'on voit jusqu'au puissant géant des mers qui, voulant rendre hommage à la nature de ses joies mystérieuses, quitte d'un élan puissant les profondeurs de l'abîme pour bondir au-dessus des flots (32).

Nara-Mouny comprit l'excellence du proverbe des Castillans, qui a dit :

Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer.

Un jour, dans le voisinage des côtes de l'Afrique, comme un vent frais entraînait le navire au milieu des eaux paisibles, on signala un brick portant le pavillon espagnol : le capitaine anglais qui avait reçu, de l'amirauté, des ordres pour faire exécuter les traités relatifs à la traite des nègres, héla de son porte-voix le bâtiment qui avait mis toutes ses voiles dehors, et qui, se

sentant coupable, ne répondait point, filant sur l'étendue de l'Océan, comme un lâche voleur qu'on a vu commettre son crime, et qui espère encore qu'on ne l'atteindra pas.

La frégate fondit sur lui, comme un aigle s'abat quelquefois sur un hideux vautour : c'était un négrier.

Ce fut un bien horrible spectacle que celui qui s'offrit alors au brahme : jamais sa pensée n'en avait rêvé un plus dégradant ; il vit l'homme traitant l'homme comme on traite un vil bétail dont on ne voit pas les souffrances, dont on n'écoute pas les cris.

Il descendit avec le capitaine dans l'entrepont, et voilà ce qui s'offrit à ses yeux.

Une longue galerie éclairée au sommet par des disques de verre qui laissaient passer, comme à regret, une triste lueur ; une espèce de caverne infecte renfermait deux cents hommes immobiles et nus ; des fers retenaient leurs membres amaigris : l'ouvrier complice du crime n'avait pris aucun soin

de les façonner, ils déchiraient les victimes en même temps qu'ils les retenaient. Cependant ces visages noirs exprimaient plus que la douleur. En quelques endroits de l'entrepont, ces yeux dont la blancheur éclatante semble flamboyer au milieu de l'obscurité, ces yeux s'agitaient avec fureur : c'est qu'on avait placé l'ennemi près de l'ennemi, et qu'on n'avait pas eu même assez de pitié pour placer loin d'un père le meurtrier de son fils; car ce trafic infâme renouvelle d'éternels combats, et les combats réunissent par l'esclavage des hommes qui s'abhorrent, des hommes qui n'auraient jamais dû se rencontrer.

« Voyez, dit Nara-Mouny au capitaine, voyez ces grands yeux blancs, qui se fixent avec douleur vers l'extrémité de la caverne. — Ce n'est rien, dit un Sénégalais qui l'avait entendu et qui parlait un peu anglais, ce n'est rien, c'est Iambo qui voit mourir son frère ; hier il a vu expirer son enfant !

— Un horrible râlement qui se prolongea dans la caverne lui apprit qu'un homme venait d'expirer ; mais un éclat de rire plus effroyable encore succéda à ce dernier gémissement, c'était un homme que l'esclavage avait frappé de démence et qui riait en voyant son ami délivré.

— Bien, Fellan, bien, dit le Sénégalais, il semble que tu retrouves ta misérable raison égarée ; c'est un bonheur que de mourir, et tu te réjouis de ce voyage, n'est-ce pas ? »

Tout retomba dans un morne silence.

« Eloignons-nous, dit Nara-Mouny, je ne croyais pas que l'homme pût donner un tel spectacle à l'homme. — Il y en a peut-être un plus hideux, dit le capitaine, suivez-moi. » Ils passèrent alors dans une partie de l'entrepont. Dans cette autre caverne, le bruissement des flots se mêlait à mille soupirs étouffés ; des mots inarticulés sortaient d'une masse confuse qui s'agitait, mais

qui semblait n'avoir pas assez d'espace pour se remuer : des femmes, des jeunes filles, des enfants, étaient entassés comme on entasse le bétail que l'on conduit au marché. Quand les étrangers entrèrent, une douloureuse clameur les accueillit : les jeunes filles se pressèrent contre leurs compagnes ; on était déjà venu les saisir, au retour la honte les accablait ; les enfants, languissant, faute d'air, n'eurent pas la force de se soulever ; les mères voulaient pleurer, la misère avait tari leurs larmes. Ils virent une femme qui approcha son enfant de son sein, il n'y avait plus de lait ; quelques moments après il ne répondait plus à ses baisers ; elle le serrait contre elle, il était froid. Quand Nara-Mouny remonta sur le pont, il ne dit que ces paroles : « Ce spectacle est bien horrible, mais il y a quelque chose de plus horrible encore, ce sont les hommes qui le donnent au monde sans remords et sans pitié. Oh ! mon Dieu, ne fais pas un miracle,

donne-leur seulement un cœur comme aux autres hommes. »

Le capitaine se détourna de sa route et conduisit le navire à Sierra-Leone, où l'équipage fut livré à toute la rigueur des lois. Six semaines après, le brahme était sur les côtes du Brésil, devant la belle ville de Fernambouc où l'on devait charger des cotons.

Nara-Mouny fut émerveillé de l'abondance et de la beauté de ces terres nouvelles ; une seule chose l'affligea, ce fut l'esclavage : il comprit qu'il s'éteindrait quand les hommes seraient bien convaincus de cette maxime qu'il avait lue dans un livre d'Europe (33) :

Le travail de l'esclave est infiniment moindre que celui de l'homme libre, et la consommation de l'un est égale à celle de l'autre.

Comme le brahme allait toujours cherchant la sagesse des peuples, il s'adressa à plusieurs habitants qui l'adressèrent à leur tour à un vieux colon demeurant assez loin dans la campagne où il cultivait un défriché au milieu des fo-

rêts. Ces fermes isolées se rencontrent assez souvent dans ces contrées où l'on voit s'élever les merveilles de l'industrie à côté des grandeurs sauvages d'une nature qui n'a point été tourmentée.

Le vieux colon accueillit fort bien le brahme; car il y a entre ceux qui cultivent ce qui vient de Dieu une secrète et touchante harmonie.

« Dans ma jeunesse, lui dit-il, j'ai beaucoup voyagé, parcourant comme vous l'univers et cherchant les sciences qui pouvaient améliorer le sort de l'humanité; j'ai vu qu'il y en avait deux auxquelles se rattachent toutes les autres : la connaissance de l'homme, la science de la nature. C'est celle-là que j'ai choisie. Je me suis retiré dans cette solitude pour l'étudier; mais mon cœur est toujours parmi les hommes, que je voudrais rendre plus heureux. C'est par mon expérience que je les instruis; et il n'y a pas de jours que je ne sois émerveillé des biens que la terre prodigue à l'homme dans ce beau pays. » Il

lui prouva alors, en lui montrant son habitation, que rien ne manquait à sa subsistance, et que la nature lui accordait tout avec une profusion à laquelle il était bien loin de songer en pénétrant dans cè lieu sauvage. Sa cabane ressemblait aux chaumières de nos paysans; mais les feuilles de palmier qui formaient le chaume lui donnaient une sorte d'élégance et charmaient les yeux par leur régularité. Le portique était formé par quelques cocotiers croissant au hasard et joignant dans les airs leurs tiges que le vent avait inclinées en sens divers lorsqu'elles ne pouvaient encore résister à ses efforts. « Quand les voyageurs se seraient plu, lui dit le solitaire, à exagérer l'utilité de cet arbre, il n'en est pas moins un des plus précieux que j'aie trouvés en cet endroit. Dans une seule de ces noix je trouve un vase commode, un fruit nourrissant, un lait assez agréable ; son feuillage, comme vous le voyez, a servi à recouvrir mon

habitation, et maintenant il la protége encore, orné de toute la magnificence de la végétation ; mais ce dont je ne puis m'empêcher d'être surpris, c'est qu'il n'ait fallu à cet arbre que six ans pour parvenir à une hauteur qui étonne vos regards : une noix commence souvent sur les bords de l'Océan ce prodige que les flots ont favorisé. Ce que j'admire le plus, dans ce roi des palmiers, c'est que sa majestueuse élévation ne nuit point aux arbrisseaux les plus humbles, ou aux plantes que la Providence a faites pour tapisser la terre de leurs rameaux flexibles ; elle les protége au contraire. Les palmes des cocotiers s'élancent vers le soleil, et bravent ses rayons, que leur verdure éternelle reflète en s'environnant d'une auréole de lumière. Par un heureux hasard, ce terrain sablonneux où vous voyez croître ce superbe palmier convient également à une courge dont l'utilité est bornée, mais que je sais apprécier à cause de ses dons : je trouve ici des

vases moins solides, mais ils sont de toutes les dimensions, et leur forme variée les rend propres à une foule d'usages différents. Plus loin, le manioc étale sa tige d'un vert obscur, et prévient les animaux, par cette couleur, contre ses funestes propriétés (34); moins prompt à croître que le blé, il le remplace dans nos climats, et l'industrie de l'homme a su lui procurer une nourriture salutaire où se trouvait un poison mortel. Le maïs est aussi précieux, et sa culture est facile. On ignore dans vos climats tous les avantages qu'il peut offrir : son grain, quand il a fermenté dans l'eau, se joint au jus de la canne, et fournit un breuvage dont l'usage n'est point assez répandu. L'igname semble être, comme la patate et la banane, un pain tout préparé par la nature, et le feu lui donne une saveur exquise. Vous ne trouverez pas ici ce qui est un bienfait et un perfectionnement de l'agriculture : je ne fais produire à la terre que ce qu'elle peut

m'offrir sans exiger beaucoup de peine. Vous voyez l'ananas, et vous souriez; à peine lui ai-je prêté mon secours depuis que sa tige s'est élevée à quelques pouces du sol fertile qu'il embellit maintenant de son fruit d'or et de sa couronne de verdure. Cette plante que vous foulez aux pieds, que tous les étrangers méprisent, assure cependant ma subsistance plus que les autres végétaux dont je suis environné : l'orage peut les renverser, le soleil brûlant de ces climats peut les flétrir pour toujours; mais si je broie la racine du sinapou, et la répands dans les eaux, frappés soudain d'un mortel engourdissement, arrachés à leurs grottes profondes, les poissons viennent à la surface du fleuve et meurent sans être malfaisants, malgré le poison qui leur ravit l'existence. Tous les végétaux que m'a prodigués la nature, et que j'ai rassemblés dans ces lieux, ont leur utilité. Voyez ces agaves superbes qui élèvent dans les airs une tige pyrami-

dale, et qui forment des haies impénétrables ; leurs piques immobiles de verdure ne sont point seulement destinées à les garantir de la voracité des animaux sauvages : séchées comme le chanvre, et plongées dans le fleuve, elles m'offrent les fils les plus fins et les plus flexibles ; elles me donnent la facilité de tendre des lignes, de faire des filets, de me procurer des liens solides, et de me passer enfin des toiles que m'envoie l'Europe, si mon industrie égalait la prévoyance de la nature. Cette espèce peut me fournir aussi, comme dans le Pérou, un vin agréable et rafraîchissant. Ne croyez pas que quand le soleil a disparu, je sois contraint à me livrer au repos, comme les hôtes des forêts. Plusieurs arbres sont destinés ici à remplacer la graisse des monstres marins ou la cire des abeilles : le copahiba me donne une huile parfumée ; je puis former, avec l'espèce de vernis qui recouvre les feuilles du carnahubas, des cierges d'une blan-

cheur éclatante. Mais si une lueur plus faible et plus durable me convient pendant les nuits où gronde la tempête, le caoutchouc, transplanté des rives de l'Amazone et du Parana, me donne la gomme élastique qui, prenant sous mes doigts la forme d'un cône, surnage au-dessus de l'eau et brûle jusqu'au lever du soleil. Ah ! ne pensez pas que la solitude amène l'ennui ! La Providence, en subvenant à mes besoins, n'a point négligé mes plaisirs. Par la quantité de végétaux consacrés à l'utilité, vous pouvez juger du nombre de ceux qui ne sont destinés qu'à embellir le paysage ; tous les jours j'admire leur magnificence et leur diversité. Ce n'est pas comme dans les forêts d'Europe, où les mêmes arbres frappent presque toujours les regards; il faudrait ici retenir sans cesse de nouveaux noms. L'admiration ne se lasse point, quand ce sont les objets de la nature qui l'excitent ; aussi, quand j'ai contemplé quelque temps les masses imposantes qui

déploient devant moi leur majesté, j'observe tous les traits de la scène que j'ai sous les yeux. Un vieil arbre couvert de tout le luxe d'une végétation étrangère arrête quelquefois aussi longtemps mes regards que les spectacles les plus merveilleux des hommes. Voyez ce vignatico que son propre feuillage abandonne, les mousses, les fougères, les cactus, les bromélias, les caladium le couvriront d'une verdure éclatante longtemps après qu'il ne sera plus : nourries par la chaleur et par l'humidité, ces plantes laissent tomber leurs rameaux, élèvent leurs tiges, mélangent leurs fleurs et leurs feuillages dans un admirable désordre ; elles pareront encore longtemps après sa mort l'arbre qui les soutient ; elles feront reconnaître la place où il s'élevait, comme ces utiles végétaux que je cultive diront un jour que j'ai vécu dans ces lieux. Mais, ajouta-t-il en portant des regards enthousiasmés sur le paysage d'alentour, je ne vous ai point encore

parlé de toutes les jouissances que la Providence m'a réservées dans cette solitude. Je n'ai pour temple que la voûte du ciel, d'autres portiques que ces forêts, d'autres autels que ces rochers; et seul ministre de ce temple auguste, j'y fais entendre chaque jour les accents de ma reconnaissance; je m'écrie quelquefois : Oui, quand Dieu créa l'univers, il jeta sur cette contrée un regard favorable! toute la nature s'en embellit, le fleuve arrêta ses mugissements, la forêt se dépouilla de sa trop sombre horreur, la colline s'opposa à la fureur des vents. Un autre regard en fit un séjour de délices; le soleil d'une saison enrichit les arbres des fleurs les plus belles, l'automne les chargea des fruits les plus savoureux; les oiseaux égayèrent la forêt par leurs chants, les animaux bondirent dans la campagne. Que ce séjour, dit-il, soit l'asile du repos, l'innocence pourra s'y réfugier; et si l'homme le découvre un jour, qu'il y cherche les grandes vérités

que je proclame par les champs, par les collines, et qui doivent remonter dans un concert éternel de la terre vers les cieux (35).

» Mais, continua le colon brésilien, après un pieux silence durant lequel il était évident qu'il cherchait à revenir à des idées moins solennelles, on ne vous a point trompé : après la découverte d'une utile production des forêts, ce que je préfère au monde c'est le souvenir d'une maxime perdue dans le cœur d'un homme, ou que les hommes ont oubliée. Ces fruits ignorés de la sagesse me paraissent dignes d'être recueillis comme on recueille les conseils sévères de l'expérience ou les paroles indulgentes d'un ami. Il me semble aussi que dans ces pays nouveaux, habités par tant de races différentes, tous les hommes doivent être interrogés. Quelquefois, en voyant des arbres de l'Inde et de l'Arabie, hôtes heureux qui fleurissent parmi nos beaux palmiers, je me demande pourquoi l'on

dédaignerait d'interroger la fière sagesse de l'Indien sauvage, et la facile naïveté du Noir, qui instruit par l'élan du cœur, s'il n'instruit pas par le raisonnement. Pour moi, j'interroge donc les Noirs et les Indiens, comme j'interroge les savants Allemands, les graves Anglais, et les hommes que j'aime parmi tous les hommes, les bons et indulgents Français.

» Où trouverez-vous, dites-moi, une parole plus douce pour les vieux chefs d'une famille nombreuse que cette parole du Noir :

Si vous voyez votre père et votre mère infirmes, exposés à l'ardeur du soleil, portez-les vers un endroit couvert, ou déracinez un jeune bananier et plantez-le derrière eux, afin qu'ils soient protégés par son ombre.

» Ne pensez-vous pas que les hommes qui vont chercher de l'or, de l'ivoire, des gommes précieuses, au pays où l'on dit de telles paroles, ne feraient pas bien d'en rapporter aussi quelques unes de ces maximes? ce serait un

baume guérissant les plaies de l'âme : les leurs enveniment d'autres plaies.

» Dernièrement, le croiriez-vous ? deux nègres Ghiolofs m'ont remis à la mémoire une loi de Lycurgue, en rappelant une querelle dont les faits ne m'étaient pas bien connus :

» *Si tu rencontres ceux qui se disputent*, disait le plus âgé au plus jeune, *tu peux te mettre d'un parti, mais au moins dis la vérité*.

» C'est le même philosophe nègre qui, instruisant dernièrement ses enfants dans sa cabane enfumée, leur répétait encore cette maxime de son pays qu'il avait le droit de citer ; car tout respirait autour de lui l'abondance, et l'on voyait au premier coup d'œil qu'il n'avait pas craint de demander par le travail ce que la nature n'avait pas pu lui refuser :

» *Si tu aimes le miel, ne crains pas les abeilles*. Il ajouta : *Celui qui essaie de mordre dans le fer n'a pas d'épis à manger*. Et il présentait ainsi un court ta-

bleau des misères du paresseux, de même qu'il faisait comprendre sa honteuse inutilité en ajoutant : *Le moineau aime le mil, mais il ne laboure pas.* Toutefois la plus belle maxime de mon sage à la peau d'ébène, c'est ce proverbe qu'il aimait à redire, et qui peignait la douce paix qu'on lisait toujours dans ses yeux :

Le bonheur qui vient du cœur et qui se lit sur le front ne peut s'effacer.

» Je vous ai parlé de proverbes américains. Hélas! nos pauvres sauvages ont trop de misère pour chercher à conserver la sagesse de leurs pères, eux qui déplorent sans cesse la vie qu'ils leur ont donnée. Cependant ils méditent encore quelques belles paroles dans leurs grandes forêts; ils ont une merveilleuse idée du Créateur qui a paré leurs déserts, et les hommes les plus misérables retrouvent toute leur grandeur, quand ils élèvent leurs pensées jusqu'à Dieu. Mais aussi ces pen-

sées leur paraissent trop graves pour être discutées avec frivolité et sans qu'on soit recueilli : aussi les conservent-ils dans leur cœur, comme en une arche sainte ouverte seulement à l'œil perçant qui voit tout. L'un d'eux me disait dernièrement : « *Frère, le grand Esprit ne veut pas être l'objet d'une conversation familière.* » Et il se tut. C'est ce silence qui a trompé tant de voyageurs : il n'y a point de peuples athées. »

Quelques jours après cette conversation avec le bon solitaire, Nara-Mouny retourna à bord, et les vents étant favorables, on doubla rapidement le cap Horn, dont la tête chenue termine d'une manière si imposante cette grande terre de l'Amérique, qui offrira bientôt au milieu d'une nature inculte toutes les merveilles de la civilisation.

En passant devant Sainte-Hélène, comme le brahme contemplait cet autre géant des mers, un proverbe énergique et triste lui revint à la pensée : c'était celui de Napoléon :

Chaque jour suffit à sa peine!

« Hélas ! dit-il, lorsque sa voix puissante le prononçait, il abattait les armées, il défaisait les rois. Chaque journée suffisait toujours aux vastes pensées du génie. Mais plus tard ce fut une parole de résignation. Paix à son ombre ! »

Après avoir été arrêté par un de ces longs calmes qui désolent si souvent le voyageur dans les mers des tropiques ; après avoir lutté contre un de ces terribles orages qui l'attendent en doublant le cap de Bonne-Espérance, Nara-Mouny aborda enfin aux côtes du Bengale.

Quand il vit ces gracieux cocotiers qu'on aperçoit à l'horizon avant de découvrir le rivage, son cœur battit violemment. Il était riche de sagesse et d'expérience, mais aussi il était plein de craintes de ne plus trouver ses amis comme il les avait laissés. Darma-Vaty était bien vieux, Parvaty était bien jeune; auraient-ils attendu tous deux

son retour, l'un pour aller goûter dans un séjour meilleur le prix de cet amour qu'il avait voué au genre humain comme un héritage du ciel qu'on doit lui rendre, l'autre pour unir sa destinée à une destinée plus heureuse et moins errante que la sienne? Il ne pouvait s'empêcher de se répéter à lui-même : Quand l'arbre qui soutenait une liane est déraciné, il lui faut bien un autre appui, et elle jette ses fleurs sur le rameau qui s'incline près d'elle... Ce n'était pas pour lui le seul motif d'anxiété.

Ce qu'il voyait dans son pays, après avoir été témoin des effets de la civilisation européenne, l'étonnait et l'attristait à la fois; la nature y était toujours active et l'homme toujours indolent. Ces institutions qui se soutiennent aux Indes depuis des siècles, sans varier, malgré les conquêtes et malgré les années, ces institutions ne lui parurent plus aussi sages, puisqu'elles frappent la société d'une immobilité invariable; enfin, s'il faut tout

dire, le maintien des quatre castes qui divisent irrévocablement la société de l'Inde lui parut le plus terrible des préjugés, puisqu'il arrête individuellement l'homme et l'empêche de se perfectionner (36).

Un jour, en remontant le Gange, à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le cokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil, qui meurent avec ses chants, il aperçut un bûcher, et il frémit; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune brahmine qui allait consommer la *suti* (37), et immoler son existence dans d'horribles tourments au souvenir d'un amour qu'elle n'avait peut-être jamais éprouvé : il l'avait connue autrefois, et des larmes mouil-

lèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'environnait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regrettait pas ses enfants? « Que veux-tu, brahme? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve l'éternelle infamie. Le choix ne peut être douteux. » Et la jeune veuve tomba quelques instants dans une morne rêverie.

« Mais, laisse-moi, continua-t-elle; je n'ai plus que quelques instants à donner à la terre, et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie. » Alors faisant venir un jeune enfant couché dans un berceau tout parfumé des fleurs du mâlicâ, elle le couvrit de mille baisers et lui offrit son sein; puis quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être bientôt tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire qui est un langage céleste entre la mère et son enfant. La brahmine le recoucha dans son petit

lit, en attachant sur elle des regards où on lisait toute l'ardeur d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une pauvre femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instants de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut, par quelques sourires d'amour mêlés à bien des larmes, parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises : « Adieu, enfant! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs; mais quand tu souriras, ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires! Bienheureuse si un gai rayon de soleil vient répondre à tes douces joies! Quand tu pleureras, ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi!

Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père ; mais le ciel était pour moi près de ton berceau : une mère n'en rêve pas d'autres. Hélas ! tu es une fille, et tu es consacrée à la douleur ! commence ta carrière, ta mère a fini la sienne. Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compatir aux maux des autres ; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme : aimer et souffrir, et souffrir pour consoler. Quand tu seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console faire la première vertu ; il y a des jours bien mauvais dans la vie, où c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne, ou de ceux que la fortune lui a laissés. Va, ma fille, comme tu souris maintenant, souris toujours à ceux qui t'environneront... Les larmes solitaires, gardes-les pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Oh ! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : Pleure

dans mon sein, résigne-toi sur mon cœur ! Mais tu n'auras pas de mère ! et nul ne t'aimera pour toi comme une mère t'aurait aimée ! Aimable enfant ! le soir de ton printemps viendra, tu seras mère, à ton tour ; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois !... Ecoute ! ils m'appellent ! Ecoute bien... Quand tu seras mère, dis à ta fille : La plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'en entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur, et il commençait à voguer de nouveau sur le Gange, quand les gémissements de la victime frappèrent ses oreilles ; ils se mêlaient aux bruits des cymbales et des tamtams qui étouffaient ses cris.

Quelques lieues plus loin, Nara-Mouny arriva près d'une pagode où l'on célébrait la fête de la déesse Ganga. Ce fut alors qu'il sentit combien la com-

paraison de certains usages avec ceux d'autres peuples pouvait faire paraître absurde ce qu'on avait le plus vivement admiré. En voyant ces malheureux qui se sont condamnés volontairement aux plus douloureux supplices, il comprit qu'il en est de l'expérience des voyages comme de l'expérience des siècles, qu'elle fait voir les mêmes objets avec des yeux bien différents. En effet, le rivage était couvert de pénitents qui rivalisaient dans l'invention des tortures, comme d'autres hommes dans l'invention des plaisirs. Les uns se faisaient suspendre devant une idole au moyen d'un crochet qui leur traversait l'épaule, et dans cet état, ils se balançaient tout sanglants en chantant des hymnes en l'honneur de Brahma. D'autres avaient promis de ne pas desserrer le poing, et ils tenaient si bien leur parole, que leurs ongles, semblables aux griffes de quelque bête fauve, avaient traversé leur main. Il y en avait qui se tenaient des heures entières la tête

renversée ; et il reconnut parmi ses anciens amis un brahme qui portait autour du cou une grille de fer en forme de collerette tellement démesurée, que ne pouvant plus faire usage de ses mains, il serait mort de faim et de soif sans l'assistance de ses voisins. Les plus modérés devaient étendre leurs bras toute leur vie, et ils se les faisaient attacher à un mur pour leur ôter toute flexibilité. Leur ambition était de ressembler à la pierre, et leur honneur consistait dans l'immobilité d'un rocher (38).

Nara-Mouny regarda ces malheureux avec une profonde pitié. « Le dieu que j'ai appris à servir, dit-il en lui-même, n'est point si exigeant : on l'adore en pratiquant les sacrifices commandés par la conscience, et les sacrifices qu'il exige ne sont jamais sanglants. »

Rempli de ces émotions si différentes, le jeune brahme arriva à l'embouchure de la rivière qui conduisait à l'habitation du vieux Darma-Vaty. Il sem-

blait à Nara-Mouny que les oiseaux accueillaient plus gaeiment sa venue, et que les fleurs mêlaient plus doucement leurs parfums aux émanations des bois que dans les autres contrées ; les troupeaux bondissaient entre les palmiers du rivage, et mille joyeux accents fatiguaient l'écho. Il aperçut enfin les cocotiers qui entouraient la demeure du vieux brahme ; tout y était plus animé encore : les oiseaux, plus gais, ne s'effrayaient pas à la vue de l'homme ; les antilopes, au lieu de fuir, accouraient pour être caressés. Un air d'abondance, de repos, de paisible félicité, semblait dire à l'homme : Réjouis-toi, puisqu'ici toute créature vivante se réjouit auprès de son ami.

« Ah ! dit en débarquant le jeune brahme, c'est bien ici la demeure du juste ; la demeure de celui qui ne cesse de pratiquer la plus belle maxime que j'aie trouvée dans mes voyages. Son cœur, je le vois bien, la lui a révélée.

La nature entière me le dit, et il n'y a qu'elle qui ne trompe jamais !

» Oui, tout ce qui existe le répète comme un hymne de reconnaissance qui sans cesse le remercie. »

Comme le jeune brahme achevait ces mots, le soleil était à son déclin, le jour était beau, mais il allait finir. Il y avait quelque chose de doux et de triste dans ce repos. Il sentit qu'il fallait se hâter. Bientôt il entra dans l'habitation du vieux brahme, à qui un serviteur fidèle s'empressait d'annoncer sa venue.

Mais, hélas ! le spectacle qui frappa ses regards était imposant et triste comme le soir de ce jour qu'il avait vu si beau. Le vieillard n'avait plus de force que par son âme, et cependant il y avait encore de la joie dans son regard et de la reconnaissance pour Dieu dans sa voix. Il semblait unir ces deux sentiments en contemplant Parvaty, qui l'entourait de ses soins. Une expression plus vive de satisfaction brilla encore

dans ses yeux quand il vit entrer Nara-Mouny. Il l'appela son fils et l'entoura de ses vieux bras qui cherchèrent à le presser sur un cœur où nulle mauvaise pensée n'avait osé germer.

« Mon père ! dit le jeune brahme, après l'avoir embrassé en pleurant et après lui avoir demandé la bénédiction du retour ; mon père ! la plus belle maxime que j'aie rencontrée, c'est celle que vous pratiquez depuis de longs jours ; c'est celle qui vous donne ce repos, c'est celle qui vous fait oublier la douleur ! Oh ! vous la trouverez assez belle pour me donner Parvaty ! »

Le jeune brahme ouvrit alors son livre, et le vieillard put y lire :

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît.

Darma dit doucement au jeune homme : — « Je la connais, mais je voulais te la voir découvrir et t'apprendre à la pratiquer. Va, ma fille est à toi, et ton plus grand trésor de sagesse c'est celui de tes actions. Tu as compris ce que le

monde t'a enseigné. Que Dieu te récompense maintenant par une compagne qui vive de ton existence, qui sente ce que tu as senti.

» Mais, continua le vieillard, les maximes que tu as rapportées, tout en convenant à chaque homme qu'elles instruisent, s'adressent aussi à la grande famille ; elles appartiennent à l'humanité entière : en voici, mes enfants, quelques unes dont l'expérience de la vie m'a démontré l'excellence, et elles ne sont pas moins utiles à mes yeux, puisqu'elles peuvent devenir le gage de votre bonheur intérieur.

» Dans les liens que vous venez de former, la précieuse maxime qui peut faire trouver le repos, c'est celle qui rappelle le mieux l'indulgence réciproque que se doivent deux époux qui sont devenus deux amis. Croire que nul moment de pénibles dégoûts, nulles taches, dans une belle vie, ne viendront obscurcir la félicité que vous pouvez attendre, ce serait comme les *vaines espé-*

rances, le songe de gens éveillés. On ne saurait le trop répéter : *les vertus du ménage sont d'autant plus difficiles qu'on en a plus souvent besoin.* Mais croire que vous pouvez vous pardonner réciproquement vos défauts, c'est ce que j'espère dès à présent, surtout si vous avez présents à la mémoire les conseils d'un vieux lettré Chinois, dont j'ai médité les leçons pour vous les transmettre.

Se faire aimer de son mari et le rendre fidèle, n'est rien au prix de lui persuader tous ses devoirs à force de s'en faire estimer.

Ne vaut-il pas mieux payer à sa femme en complaisances pleines de tendresse l'amour et la vertu qu'on lui demande, que d'acheter du repos de toute la vie les larmes qu'on lui fait verser.

» Toutes les vertus domestiques vous paraîtront donc faciles à l'un et à l'autre, avec des souvenirs d'indulgence, comme tous les sacrifices vous sembleront aisés avec le souvenir de la tendresse que vous vous devez. Certes, il y a un *bien* plus grand que tous les

biens de la terre, continua le vieillard en portant vers Parvaty des yeux humides de tendresse, et qui semblaient la bénir par le regard des soins qu'elle avait prodigués à sa vieillesse : ce bien, je l'ai possédé, et il a donné le repos à mon cœur, comme il a donné la paix à ma maison. Une grande douceur intérieure, une vie plus facile, une active bienveillance est née de la tendresse de ma fille pour son père et de son affection pour tout ce qui l'entourait.

» De cette paix de mon intérieur est née la paix de mes voisins ; l'exemple a été imité parce qu'il était facile et que le bonheur le suivait. Quand vous aurez des enfants, peignez-leur donc ce calme bienfaisant qui m'a tant de fois consolé ; dites-leur qu'au lieu de grandes richesses je leur ai laissé une pensée : *Le seul coupable auquel on ne doit pas d'indulgence, c'est soi-même ;* et que le repos du dernier jour, c'est ce sentiment qui me l'a donné. »

Après ces paroles, le jeune brahme

et Parvaty reçurent la bénédiction qui les unissait.

Il y eut un moment de silence solennel, car les cœurs des deux jeunes époux étaient tristes dans leur joie; ils voyaient que la mort planait au-dessus du vieillard, et qu'elle allait le frapper.

La nuit se passa en conversations douces et tranquilles, comme celles d'amis qui vont se quitter, sachant toutefois qu'ils doivent bientôt se retrouver aux mêmes lieux. Mais au matin le vieillard se souleva lentement du lit où il était couché, et il dit aux deux jeunes gens qui étaient devenus ses enfants : — « Je veux voir encore la lumière qui éclaire le monde, comme j'ai entendu la sagesse qui éclaire les nations. »

Alors Nara-Mouny écarta la natte de palmier qui cachait le soleil levant, et le vieillard contempla la campagne enveloppée d'ombre et de lumière, qui se déroulait au loin. Les palmiers frémissaient, doucement inclinés par la brise du fleuve : on eût dit qu'ils saluaient

par leur murmure le départ d'une âme heureuse. Mille parfums s'élevaient au ciel, avec ces bruits légers, et les rayons du soleil, brisés par les branches de l'arek et du bananier, se jouaient au-dessus de la tête du vieillard, comme une auréole sainte.

Le vieux brahme jeta sur la campagne un de ces regards pénétrants qui s'animent des derniers élans de la vie, et qui semblent déjà tenir du ciel le droit de voir un moment dans l'avenir.

Il aperçut dans la plaine un brahme, un Frangui et un musulman, qui paraissaient contempler cette nature qui allait s'éteindre pour lui, et qui devait se renouveler bien souvent pour eux, car ils étaient jeunes comme le matin de ce beau jour.

Darma-Vaty regarda quelque temps tout ce qui s'offrait à ses regards, puis il parla d'une voix forte, comme on dit souvent une dernière parole de tendresse. — « Adieu, belle nature! portiques de verdure que Brahma couvre

de fleurs ! Voûte céleste, qui caches d'autres merveilles ! doux langage des oiseaux ! doux parfums de la terre, qui tenez votre douceur du ciel, adieu !... Je ne puis retenir quelques larmes au départ, comme l'aurore qui monte au ciel laisse tomber quelques gouttes de rosée sur la terre... Qui ne pleure pas ses anciens jours? qui n'a étouffé quelques soupirs en quittant une pauvre habitation pour aller contempler même les merveilles de Lâhor?

» Mais, je le sens bien, je quitte la terre au moment où de grandes choses vont y être opérées. Nara-Mouny, cette sagesse de tous les peuples que tu as rapportée, cette sagesse va circuler parmi tous les hommes. Ces trois jeunes gens que j'aperçois dans la plaine, et qui se reposent maintenant entre ces deux palmiers, comme dans un temple d'où ils saluent le lever du jour, ces trois hommes, unis maintenant, seront l'image de l'humanité lasse de combattre, et comprenant enfin la fraternité

de l'immense famille. Les merveilles qui se passent dans le pays du Frangistan me le font sentir ; les préjugés terribles de l'ignorance vont s'éteindre; il n'y aura bientôt plus de distance pour les hommes ; ils comprendront la sainte volonté du ciel dès qu'ils se seront entendus. Cette volonté, Nara-Mouny, elle est dans ces paroles que vous avez recueillies ; aussi ne vous lassez pas plus de les répéter que le soleil ne se lasse d'éclairer la terre :

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

Fais le bien et ne regarde pas à qui.

Le plus près que l'homme puisse s'approcher du bonheur dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé, et la paix du cœur.

Le vieillard se recueillit comme pour

rappeler à sa mémoire les souvenirs qui allaient s'échapper, et il prononça ces deux maximes, qu'il avait bien le droit de répéter, car il les avait pratiquées toute sa vie :

Fais à autrui ce que tu voudrais qui te fût fait.

Il murmura encore en expirant :

Pardonne à tous, et rien à toi.

FIN.

NOTES.

(1) Les Indous se divisent en quatre castes : les brahmes occupent le premier rang, et remplissent en général des offices religieux.

(2) Livres religieux des Indous. Un homme à jamais regrettable et dont les orientalistes anglais eux-mêmes exaltaient la science, Eugène Burnouf, en a fait connaître plusieurs à la France. (Voyez la magnifique collection orientale publiée à Paris.)

(3) Vichnou Sarma, dont nous avons fait Bidpay ou Pilpay, est le plus ancien fabuliste des Indous, et peut-être du monde. Il n'a fait qu'augmenter un livre plus ancien encore que le sien, connu sous le nom d'*Hytopadessa*, ou *la conversation amicale.*

Dès la fin du XIIIe siècle, Jean de Capoue a fait une traduction latine de Pilpay, d'après la version hébraïque, et elle a été imprimée vers 1480, sous le titre de : *Directorium humanæ vitæ.*

(4) Nom que les Orientaux donnent à l'Europe.

(5) Ou Yolof, nation africaine.

(6) Souverains indous.

(7) Voyez le *Voyage de lord Macartney en Chine.*

(8-9) Lao-tseu, Cong-futzeu, que nous appelons Confucius, Mengs-tseu (Mincius), sont à la fois les plus grands moralistes et les plus grands philosophes chinois. Confucius naquit l'an 501 avant notre ère; il mourut l'an 479, neuf ans avant la naissance de Socrate. Le fond de sa doctrine avait pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit, et d'améliorer les instincts du cœur en flétrissant ses vices.

(10) On peut voir dans les *Voyages de Pallas* le dessin de cette espèce d'autel que quelques voyageurs ont appelé un *moulin à prières*. Ces prières sont écrites sur de petits drapeaux de soie.

(11) Les paysans du Nord font un pain mangeable avec l'écorce intérieure du sapin réduite en farine.

(12) Tours surmontées d'une espèce de dôme; elles remplacent nos clochers et servent à appeler les musulmans à la prière.

(13) Les Parsis ou Guèbres, adorateurs du feu, sont les descendants des antiques Persans, dont Zoroastre (Zerdhucht ou Zerdascht) fut le grand législateur. Ils sont maintenant en très petit nombre, et se livrent aux travaux agricoles.

(14) Ou mieux encore Maulâ, théologien membre du clergé musulman; on donne aussi ce titre aux savants.

(15) Le cafier ou caféier, originaire d'Arabie, n'a été transporté en Europe qu'il y a deux siècles; depuis, il a formé un nouveau lien de commerce entre les deux mondes.

(16) Voyez le *Dogme générateur*, par l'abbé Gerbet.

(17) Espèce de violon.

(18) Durant notre fameuse expédition d'Egypte, les Indous qui arrivèrent à la suite des troupes anglaises restaient dans l'admiration en présence

de ces ruines qui leur rappelaient celles de leur pays.

(19) Le pacha d'Egypte envoie, comme on sait, de nombreux élèves à Paris pour y étudier sous des maîtres habiles les sciences et les arts qu'ils doivent porter ensuite dans leur patrie. C'est ainsi que l'Europe rend à l'Egypte ce qu'elle lui a emprunté.

(20) On a pensé que la langue copte renfermait les racines de l'ancienne langue égyptienne, et c'est à l'aide de cette langue, qui a cessé d'être parlée dans le siècle dernier, qu'un savant illustre, Champollion jeune, dont la perte est si douloureuse pour les sciences, a donné les premiers principes qui ont conduit à l'interprétation des caractères hiéroglyphiques gravés sur les monuments égyptiens.

(21) Le Coran, vulgairement *Alcoran*. Ce livre sacré des Musulmans, a été composé par Mohammed ou Mahomet, vers l'an 622 de l'ère chrétienne.

(22) Nom que les Turcs donnent à tous les hommes s'occupant des lois et de l'administration.

(23) L'existence d'un seul Dieu. Socrate naquit à Athènes l'an 469 avant Jésus-Christ. C'est un de ces grands hommes dont la morale et les actions font marcher l'humanité vers des destinées nouvelles; il fut condamné à mort, comme tout le monde sait, et mourut l'an 400, léguant à l'avenir quelques unes des grandes pensées qui devaient changer la face du monde quatre siècles après.

(24) Cette maxime, ainsi que la seconde, était inscrite en lettres d'or sur le temple de Delphes.

(25) C'est à Aristote qu'on doit la régénération des études en Europe : après l'invasion des barbares, les ouvrages de ce père de la science furent un instant perdus; mais les Arabes nous les ren-

dirent, et c'est grâce à eux qu'ils nous ont été conservés.

(26) On appelle ainsi les moines grecs.

(27) On appelle la langue basque la langue *escuara*. Elle ne ressemble en aucune manière à l'espagnol ou au français, et c'est un des idiomes dont l'étude offre le plus d'intérêt. Ainsi la France voit chez elle deux phénomènes du même genre : outre les patois de ses provinces, on y parle deux langues complétement différentes de celle qui est adoptée par la majorité de la nation : c'est le bas breton ou celtique, et le basque ou *escuara*. Ce sont les Basques qui, les premiers, ont été en Europe à la pêche de la baleine.

(28) Cicéron, né l'an 647 de Rome, 107 ans environ avant J.-C.

(29) On reconnaîtra facilement ici la *Science du bonhomme Richard*, par Franklin, ce chef-d'œuvre de sagesse pratique qu'on ne saurait trop suivre, mais dont l'originalité ne saurait être imitée.

(20) Lamartine.

(31) Ce fait est arrivé en France; les journaux en ont parlé : mais le mot sublime est resté dans l'oubli. Que de paroles du cœur oubliées ainsi !

(32) J'ai été plus d'une fois témoin en mer de ces bonds de la baleine, et rien ne donne à mon gré une plus grande idée de l'immensité de l'Océan.

(33) A Don Pedro II appartient la gloire d'avoir réalisé, au Brésil, des vœux tant de fois exprimés. Il vient de repousser toute participation à la traite.

(34) Le manioc, qui nourrit plusieurs millions d'hommes, a des qualités vénéneuses quand il n'est pas convenablement préparé et dépouillé par le feu de ses sucs dangereux.

(35) Cet épisode, où j'ai essayé de faire compren-

dre les admirables ressources de la nature, dans certaines contrées, a déjà figuré dans un de mes ouvrages intitulé : *Scènes de la nature sous les tropiques ;* mais j'ai préféré reproduire ce qui avait été écrit sous l'impression immédiate du moment, qu'introduire de nouvelles descriptions.

(36) Les quatre castes de l'Inde sont divisées ainsi. Les BRAHMES ou BRAHMANES occupent, comme nous l'avons déjà dit, le premier rang, et s'occupent de tous les objets du culte. Les KCHATRIYAS remplissent les emplois militaires. La troisième caste est désignée sous le nom de VÉICHYAS, et renferme tout ce qui est marchand ou cultivateur. La caste des SOUDRAS fournit les artisans et les domestiques : ces quatre classes n'empiètent jamais l'une sur l'autre. Les PARIAS ne forment pas une caste, mais ils se composent de tous les individus hors de caste ; et le plus grand déshonneur pour un Indou, à quelque rang qu'il appartienne, c'est de perdre sa caste. J'entends d'ici des doctes qui me disent : Vous avez fait voyager un brahme, et les brahmes ne voyagent jamais. Je répondrai qu'un des prodiges de notre siècle, c'est de voir les brahmes voyager et se mêler à la civilisation européenne, et que si le fameux Ram-Mohun-Roy, qui est venu à Paris, il y a plusieurs années, ne parcourait pas la terre précisément pour ramasser des proverbes, il s'enquérait, à coup sûr, de tous les détails de notre morale.

Comme s'il eût eu le pressentiment de sa fin prochaine, Ram-Mohun-Roy, un an environ avant sa mort, donna lui-même les renseignements qui peuvent initier au secret de ses études et faire mieux saisir l'ensemble de ses idées morales ou philosophiques. Nous empruntons à un recueil

bien connu quelques uns de ces précieux détails.

« Mes ancêtres furent des brahmanes d'un haut rang, dévoués depuis les temps les plus reculés aux devoirs religieux de leur race, jusqu'à mon cinquième aïeul du côté de mon père, lequel, il y a environ cent quarante ans, abandonna les exercices spirituels pour les affaires et les intérêts du monde. Ses descendants suivirent son exemple et obtinrent des succès divers, tantôt élevés aux honneurs, tantôt tombés dans la disgrâce, tantôt riches, tantôt pauvres. Mais mes parents maternels étant de l'ordre sacerdotal, par profession et par naissance, et appartenant à une famille qui n'en connaissait aucune autre au-dessus d'elle, se sont consacrés exclusivement jusqu'à ce jour à la vie des observances religieuses et à la dévotion, préférant la paix et la tranquillité de l'esprit aux rêves agités de l'ambition et à tous les attraits de la grandeur mondaine.

» Selon les désirs de mon père, je me conformai aux usages de ma race paternelle, et j'étudiai les langues persane et arabe indispensables toutes deux à ceux qui s'attachent à la cour des princes Mohammétans de l'Inde; tandis que pour me conformer aussi à l'usage de mes parents maternels, je me livrai à l'étude du sanscrit et des ouvrages de théologie écrits dans cette ancienne langue. »

Ce que ne dit pas ici le brahme dont l'Europe a admiré la science, c'est qu'il apprit successivement l'hébreu, le grec, le latin, et qu'il parla facilement l'anglais, bien que ce fût avec moins d'élégance peut-être que quelques hommes éminents de sa caste vivants aujourd'hui dans l'Inde. Dès l'âge de seize ans, Ram-Mohun-Roy composa l'un de ses premiers ouvrages philosophiques; l'apparition de ce livre eut pour résultat d'irriter

sa famille et d'altérer l'affection que lui portait son père. Jusqu'à l'âge de vingt ans, le jeune brahme conserva une sorte de haine pour les Européens et pour les principes qui les gouvernent. Parvenu à un âge un peu plus mûr, au temps où son père lui avait rendu ses bonnes grâces, il changea complétement. « Trouvant les Européens généralement plus intelligents, plus réguliers et plus modérés que les nôtres, dit-il encore, j'abandonnai les préjugés que j'avais contre eux et me trouvai porté en leur faveur... J'obtins la confiance de plusieurs d'entre eux qui me le manifestèrent dans plusieurs circonstances importantes. » Parmi ces hommes d'élite, Ram-Mohun-Roy se lia avec un Français dont les savants travaux ont largement contribué à nous éclairer sur les vastes régions de l'Inde; c'est à l'obligeance de M. de Jancigny que nous devons les lignes suivantes qui, en exposant d'une façon concise les travaux du brahme ami des chrétiens, achèveront de nous le faire connaître.

« Ce savant brahme; l'un des premiers philosophes de son temps, et le seul parmi les Indous qui se soit réellement élevé au niveau intellectuel de l'Occident, saisit avec empressement l'occasion qui lui fut offerte de visiter ces contrées vers lesquelles l'attiraient les secrètes sympathies de son intelligence; il entreprit en 1830 ce voyage *à la recherche de la vérité*, comme il le dit lui-même, aborda en Angleterre en 1831, avec le caractère officiel d'envoyé du Grand Mogol, et y mourut le 29 septembre 1833, après avoir visité la France l'année précédente. Il avait dépassé sa cinquantième année. »

Ce fut un spectacle remarquable que ce voyage accompli par un Indou aux frais de la première famille musulmane de l'Inde, des descendants de Timour pensionnés par l'Angleterre, et dont il

défendit les intérêts avec un plein succès devant la cour des directeurs de la Compagnie des Indes.

Ram-Mohun-Roy aimait à citer ce passage de Sadi : « Que tes sujets soient tes amis et ne crains rien de tes ennemis : car à un bon prince son peuple est une armée invincible. »

Ce qui l'avait frappé le plus dans la civilisation européenne, c'était le rang distingué que les femmes y occupent par leurs *vertus* et leurs éminentes qualités.

Voici les titres de deux ouvrages publiés en anglais par Ram-Mohun-Roy : *Translation of several principal books passagés and texts of the veds*, etc., 2e édit., London, 1832.

Ce livre important parut pendant son séjour à Londres.

Exposition of the practical operation of the judicial and revenue systems of India, etc., etc., London, 1832.

On trouve le portrait de Ram-Mohun-Roy dans l'Inde française, publié par Geringer et Burnouf; il a été reproduit dans le tome I du *Magasin pittoresque*.

(37) Les Anglais ont fait, jusqu'à présent, d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux qu'on désigne sous le nom de *suti* et qu'avait arrêtés le grand Albuquerque : ils exigent que la femme qui se brûle accomplisse ce sacrifice de son plein consentement, et si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois. Mais ces moyens répressifs n'ont eu que de bien faibles résultats, jusqu'en 1829, où les sutîs ont été formellement prohibés. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a naguère accordé une pension à une veuve indoue qu'on avait arrachée au bûcher.

(38) On trouve, dans une foule de relations, le

détail varié de ces étranges supplices que s'imposent les djogays ou pénitents indous, et il est aisé de voir ces diverses pénitences, et d'autres plus bizarres encore, représentées dans divers manuscrits écrits dans l'Inde.

FIN DES NOTES.

LES

FEMMES AMÉRICAINES.

—

Il nous arrive souvent, à nous, pauvres habitants blasés des grandes villes, de rêver un beau ciel, une mer immense, une savane qui se déroule à l'horizon, une vaste forêt parée de lianes et de magnolias, et presque toujours ce rêve est bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu *Atala*. Puis au milieu de ces solitudes, sous des palmiers gracieusement inclinés, frémissant au souffle du soir, une jeune fille apparaît gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert; un

diadème de plumes entoure son front; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile : un pagne ondule doucement au-dessous de son sein; c'est à grand'peine que l'imagination artiste du jeune homme consent à colorer d'une teinte ardente cette belle créature du monde primitif. Après tout, ceci est un rêve fort innocent et un peu moins niais peut-être que ceux inspirés par les fades amours des pasteurs du Lignon. Il y a tant de poésie dans les grandes forêts.

Hélas! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert : elle était nue, en effet, et n'avait nul souci de sa nudité; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse, et sillonnées par les blessures que vous font les herbes tranchantes des forêts. Si la fatigue avait été plus forte que la jeunesse, ses formes étaient flétries. Des couches de bleu, de vermillon, d'orangé, appliquées bizarrement, couvraient ses bras et son sein. Il y avait dans l'expression de sa figure

plus d'abattement que de résignation. L'ardeur de son regard était tempérée par un cercle bleu de *génipa* grossièrement tracé autour de l'œil, et assez semblable aux marques qu'imprime un poing brutal sur quelques misérables créatures de nos villes. Pour pendants d'oreilles, on voyait battre le long de ses joues deux rouelles de bois léger, presque aussi artistement travaillées que deux dames de tric-trac. On pouvait bien dire, sans la métaphore obligée, que sa bouche offrait aux regards deux rangées de perles ; mais, hélas ! au moyen d'une incision faite au temps de son enfance, elle avait enchâssé dans sa lèvre inférieure le gracieux ornement qu'on voyait à ses oreilles. Enfin, s'il faut tout vous avouer, elle faisait sa coiffure d'un vieux chapeau de matelot !... Et, pour faire acte de sincérité complète, j'ajouterai qu'elle aimait par-dessus toutes choses l'eau-de-vie de cannes ; après l'eau-de-vie, le bonheur de dormir sur le sable, quand son

mari n'avait pas tué, à quelques lieues de là un tapir ou un pécari, qu'il fallait aller chercher au milieu des épines, des herbes tranchantes, des insectes piqueurs, et qu'il fallait trouver surtout, sous peine de mourir de faim et d'être battue ; car le maître de la création avait assez de sa journée, et prétendait à son tour se reposer longuement et manger à loisir. Hélas! je l'ai vue près d'enfanter dans la solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait; ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du sauvage, par la nécessité d'une fuite rapide au milieu des forêts où l'enfant embarrasse la tribu, et où, chose horrible! l'amour ardent d'une mère ne peut pas toujours le conserver. Comprenez-vous ce mot, et les effroyables tourments de la solitude!

J'ai vu la compagne de l'homme

des forêts, appartenant à une race de sauvages parmi les sauvages ; je l'ai vue, dis-je, harassée sous le poids d'un fardeau qui aurait écrasé une bête de somme, ou creusant la terre pour planter quelques tiges de manioc, quelques grains de maïs qu'elle abandonnait au Dieu qui soigne les moissons du désert ; incertaine, toutefois, de recueillir le fruit de son labeur, ignorant si le maître ne la conduirait pas au loin, et si elle reverrait jamais les lieux qu'elle allait abandonner. Eh bien! toute déchue que semblait être cette pauvre créature, tout accablée qu'elle était en effet par la nomination du maître, dans un sourire de tendresse qu'elle adressait à son pauvre enfant, dans les larmes qu'elle répandait sur une tombe de terre, dans un mot doux et caressant que lui inspirait la pitié pour l'étranger, vous eussiez reconnu la femme et sa noble mission, mission qui passe méconnue à travers les siècles de barbarie pour conduire ensuite

le monde à de meilleures destinées. Si bien qu'au milieu de ces grandes forêts, sous ces voûtes immenses, où la brise disperse tant de parfums inconnus, où le jour fugitif découvre tant de mystérieuses splendeurs, la voix basse et triste d'une femme américaine entendue inopinément vous fait songer en même temps à mille douleurs et à mille espérances; c'est à la fois une accusation des temps passés et comme un écho de l'avenir. Ah! sans doute, toute poésie n'est pas refusée à celui qui essaiera de peindre la femme dans les forêts; il y a en elle l'indicible poésie du cœur, qui ne s'explique pas et qui domine l'univers, qui se glisse mystérieusement dans l'humanité et qui l'entoure d'amour pour que jamais, dans ses plus grands maux, elle ne se trouve sans consolations.

Bien souvent, il arrive au voyageur de rencontrer dans les forêts une femme nue, à la peau bronzée, à la chevelure noire et flottante, assise sur le bord

d'un fleuve, tressant avec l'admirable patience des sauvages une petite corbeille de lianes, empennant une flèche, ou tissant un filet de beaux fils de coton ou de macauba (1) teints dans la couleur éclatante du rocou : et ne perdant point, dans ses travaux, cet instinct de poésie qui donne à la femme un amour inné pour les fleurs, vous la voyez arracher de longues tiges de bauhinia, en respirer le parfum et s'entourer de ses fleurs azurées ; puis elle reprend son travail, qu'elle abandonne tout à coup pour écouter le chant du macauhan, l'oiseau triste qui parle des ancêtres morts il y a longues années, et des petits enfants qui ont nouvellement quitté la terre. Bientôt vous la voyez tomber dans une rêverie si triste, si profonde, qu'une heure entière elle la passe la tête dans ses mains, comme rongée de ces douleurs morales qui semblent s'accroître avec la civilisation, et dont certainement les sau-

(1) Filaments tirés d'un palmier.

vages ne connaissent pas l'étendue infinie; ils ont bien assez de leurs maux.

En contemplant la morne attitude de cette pauvre femme américaine, vous ne pouvez vous empêcher de songer à ses semblables sur toute l'étendue de la terre, aux femmes vêtues comme elle d'innocence, errantes comme elle dans les campagnes désolées, dans les grandes forêts. Pour moi, j'ai pensé souvent à ces misérables créatures.....

A la Nouvelle-Hollande, terre malheureuse, terre sans moissons et sans fruits, dont le sauvage incendie les forêts, comme s'il voulait se venger de la stérile beauté d'une nature inflexible, l'homme n'a que des amours sanglantes. Il ne se marie point dans sa tribu : c'est une massue à la main qu'il va chercher celle qui perpétuera sa race farouche. Aussi la prend-il chez une nation ennemie : c'est une esclave qu'il veut soumettre à tous les caprices de sa cruauté, et non pas une compagne

qu'il va choisir. Le croiriez-vous, si vingt relations ne l'attestaient ? il attend derrière un arbre que quelque jeune fille passe solitaire ; il s'élance vers sa victime, la frappe à coups redoublés ; le sang jaillit, elle tombe : c'est sa femme, c'est sa proie ; il l'emporte, il rugit de joie ; il a une compagne selon ses vœux : mais malheur à elle si elle regrette trop longtemps sa mère et ses sœurs !

Dans les îles gracieuses de la mer du Sud, dans ces contrées de meurtre et de volupté où les philosophes du dix-huitième siècle ont placé le sauvage par excellence, pour l'entourer d'un prétendu bonheur, et surtout pour le faire servir à leurs systèmes de fantaisie, il a fallu l'inflexible volonté d'un chef, qu'on appelait le Bonaparte de la mer du Sud, pour donner à une femme le droit de manger avec les hommes.

Mais tant d'humiliations, tant de misères, tant de sanglants outrages, tout cela n'est rien ; non, tout cela n'est

rien auprès de ce que je vais vous dire ; j'en appelle aux mères, et elles répondront quand elles auront lu ce que rapporte le plus célèbre de nos voyageurs.

Une pauvre femme des forêts de l'Orénoque met-elle au monde un enfant contrefait, elle qui saurait si bien lui rendre par son amour ce que lui a refusé la nature, elle qui a déjà tant souffert, va souffrir une douleur sans nom. L'enfant est détruit sans pitié !.. Le sauvage n'ose s'avouer à lui-même son attentat : contraint de dire au voyageur ce qu'il a fait de son enfant, il n'ose répondre : et s'il répond, c'est pour chercher à se cacher à lui-même son crime et sa douleur ; il vous dira alors :

« Le pauvre *murr* ne pouvait nous
» suivre ; il aurait fallu l'attendre à
» chaque instant dans la forêt : on ne
» l'a pas revu, il n'est pas venu cou-
» cher où nous passâmes la nuit. »

Et la pauvre mère, elle sait bien, elle, ce que signifient ces paroles qui

contiennent un sanglant mystère!... les larmes silencieuses qui coulent le long de ses joues le disent assez!

C'est ce qu'il y a de déplorable dans une telle condition qui a fait supposer à M. de Humboldt que quelques femmes, lasses de tant d'infortune et de tant d'esclavage, ont bien pu former des espèces de sociétés d'amazones, dans les déserts que baigne le grand fleuve américain.

Il résulte de tant de maux accumulés, que la femme, chez plusieurs nations, semble perdre ses véritables attributs, et qu'elle prend même un caractère de cruauté plus terrible que celui des hommes, qui trouve du moins son excuse dans le souvenir des combats. Ainsi les femmes tamoyos, cahétès et tupinambas étaient les premières à réclamer leur part de l'horrible festin où l'on dévorait les guerriers ennemis dont elles avaient été les compagnes, *menant sur eux bien petit*

deuil, dit naïvement le bon Lery (1). Quelque chose de semblable, mais de moins horrible, se passe encore de nos jours, et c'est en frémissant que les voyageurs nous le rapportent : les femmes de la Nouvelle-Zélande couvrent d'épouvantables cris de joie ceux des vainqueurs lorsqu'une victime est immolée. Mais détournons notre pensée de semblables tableaux ; ils appartiennent bien plus aux sanglants mystères de la vie du guerrier qu'à la destinée primitive de la femme, et si elle partage la joie de ces fêtes, c'est à elle qu'on doit bientôt de les voir cesser.

Une chose merveilleuse apparaît encore dans l'histoire de la femme durant les premières périodes de l'enfance des sociétés : certaines vertus, bases d'une

(1) Il faut dire, cependant, que ce vieux voyageur du seizième siècle n'a pas pénétré assez profondément dans l'organisation de ces peuples, pour savoir s'il n'y avait pas dans cette horrible coutume quelques idées mystérieuses tenant à la religion.

portion de notre ordre social, sont complétement ignorées au désert, et elles naissent tout à coup du contact des sauvages avec les Européens. Les Caraïbes n'avaient point de mot pour exprimer la pudeur ; mais la pudeur était cachée dans leur âme, et elles disaient en se voilant de leurs longs cheveux : « Étrangers, c'est au front qu'il faut nous regarder. » Le développement du même sentiment moral a été observé chez les femmes de la Nouvelle-Hollande. Aussitôt que ce sentiment est né, que la femme des forêts rougit de sa nudité à la vue de l'homme civilisé, comme Ève sentit la honte avec sa faute, une grande loi de l'ordre social est dévoilée. Mais dans ce progrès de la société naissante, de nouveaux devoirs et de nouvelles souffrances sont imposés à la femme ; il semble qu'elle doive conquérir par ses misères tous les perfectionnements auxquels le genre humain est appelé.

Dans cette période de l'état social,

l'admiration pour un être qui lui paraît supérieur développe chez la femme une élévation nouvelle, un sentiment presque divin, plus fort que l'amour de la terre, et qui ne saurait avoir de nom parmi nous. A mon gré, cette exaltation passionnée qui s'est emparée de quelques femmes des tribus indiennes pour des Européens est une des preuves les plus grandes de la haute destinée à laquelle est appelée la femme dans une société avancée. Elle cherche la supériorité des facultés de l'âme comme une patrie nouvelle dans un monde moral ignoré. C'est sans hésiter qu'elle sacrifie sa vie, si celui qui l'a aimée veut la fuir; elle comprend qu'après une telle initiation, il ne lui reste plus qu'à mourir. Marina, Pocahontas, la jeune fille qui accompagna Vancouver, Paraguassou, dont les compagnes se noyèrent en suivant Alvarez, offrent autant d'exemples de ce dévouement qui est presque une religion.

Pour terminer en peu de mots ce

coup d'œil rapide sur le sort de la femme dans l'enfance des sociétés, je dirai qu'à l'examiner attentivement, ce qu'il présente d'horrible ou d'humiliant tient à la force brutale dont l'homme lui-même est alors la première victime. Il est facile de voir que, dans cet état d'abaissement, une voix intérieure la convie à de nouvelles destinées, et qu'elle en a peut-être le sentiment avant l'homme, puisque, la plupart du temps, c'est elle qui demande d'abord à la terre ses fleurs et ses fruits, que dédaigne le chasseur. Non, on ne peut se figurer les merveilles qu'opère au milieu d'une horde sauvage une parole de compassion et de paix, quand tout respire le meurtre et le sang : cette parole, c'est la femme qui l'a dite.

FERDINAND DENIS.

—

Les Scènes de la nature sous les tropiques, et *André le marin*, ces deux charmants ouvrages de l'auteur du *Brahme*, seront très prochainement réimprimés par le même éditeur.

—

Rammohun Roy avait fondé une sorte de temple le Somaj où sans différence de nation, de religion ni de couleur, chacun pouvait se rendre pour y adorer le dieu unique!

Ne perdez pas une heure. La main qui se repose trahit la pensée
Arsène Houssaye. Discours à l'école gratuite de dessin - Année 1867.

La Calomnie est un charbon qui noircit ce qu'il ne brule pas (Vicomte)

Baboo Bholonauth Chunder. Voyage d'un hindou avec une introd. par J. Talboys Wheeler. Londres 1868, chez Trubner en ang.

Quand il s'agit de solliciter, nous regardons le bienfait et le bienfaiteur par le côté grossissant de la lorgnette; mais nous la retournons quand il s'agit de remercier.

Revue britannique 1 Oct. 1865

Mr Campagna a dit gentiment à propos de ce petit livre que, Je m'étais fait le Secrétaire du genre humain!. 20 Nov. 1865.

Il dubitare in filosofia è padre dell' invenzione, facendo strada allo scoprimento del vero.

Galileo Galilei


5 35



